

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

« Le plus court croquis m'a dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
86, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : Wagram 53-44, 53-45
Adresse télégraphique : EXCEL PARIS

Abonnement 1 an 1^{er} ou du 1^{er} de chaque mois.
Paris: 10 fr. 50. 6 Mois: 5 fr. 50. 3 Mois: 3 fr. 50.
Étranger: 12 fr. 50. 6 Mois: 7 fr. 50. 3 Mois: 4 fr. 50.
En l'absence sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les mandats ne sont pas rendus.

L'héroïsme des sapeurs-pompiers de Verdun



Le Journal officiel vient d'enregistrer la croix de la Légion d'honneur décernée à Paul-E. Martin, capitaine des sapeurs-pompiers de Verdun, et la médaille militaire de Charles Peligrin, sergent de sapeurs-pompiers en cette même ville. Ces nominations sont les récompenses justement méritées du magnifique dévouement montré par le corps des sapeurs-pompiers de la glorieuse place, au cours des nombreux incendies qu'y provoqua le bombardement ennemi.

GRECS

La Chine est un pays charmant, mais ce n'est rien auprès de la Grèce. Cette région, dont l'importance géographique semble, à première vue, médiocre, a en revanche une considérable importance historique. Elle passe, injustement d'ailleurs, pour avoir été le berceau de la civilisation : personne ne parle plus de l'Égypte ni de l'Inde. C'est ce qu'on appelle « le miracle grec », article de foi pour les penseurs les plus libres et les plus dénués de religion. La Grèce, par la disproportion de sa gloire et de sa superficie, dément les deux vers célèbres de Bandelaire :

Comme le monde est grand à la clarté des lampes !
Aux yeux du souvenir, que le monde est petit !

La Grèce est au contraire toute petite à la clarté des lampes, et immense aux yeux du souvenir. Les voyageurs qui l'ont réellement visitée en ont rapporté une provision d'images pour tout le restant de leur vie ; et ceux qui voyagent dans un fauteuil croient y avoir été eux-mêmes, tant les récits des voyageurs véritables sont colorés.

Les écrivains qui se sont donné la peine de se déplacer et d'y aller voir, sont légion. Nous ne saurions les citer tous. Nous n'en citerons que deux, sans prétendre qu'ils soient les plus illustres : les autres réclameraient.

Nous ne citerons que le vicomte de Chateaubriand et Edmond About. Nous les avons choisis entre mille, parce que leurs façons de voir sont aussi différentes que possible, et qu'en les corrigeant l'une par l'autre, on peut se faire une opinion.

Le style de M. de Chateaubriand est plus noble, mais les descriptions de M. Edmond About sont plus photographiques. *Le Roi des Montagnes* est un scénario de cinéma (déjà) fort amusant et qui ne paraît point truqué. Ce n'est pas un roman à thèse, ni à idées ; cependant, les raisonnements en pourraient tirer une conclusion selon nous légitime et injurieuse : à savoir qu'il est deux sortes de Grecs, les anciens, les modernes, et que la simple chronologie a exercé une influence désastreuse sur la psychologie de cette race. On parle souvent, dans les journaux, de la question grecque ; il n'y a pas, il n'y a jamais en de question grecque autre que celle-ci.

Naturellement, les Grecs sont les premiers à s'inscrire en faux contre une doctrine qui nie, tranchons le mot, leur légitimité. Ils assurent qu'ils sont précisément les mêmes que les anciens Grecs, sauf la date, et que ce n'est pas leur faute s'ils sont venus trop tard dans un monde trop vieux.

Les *Philhellènes*, c'est-à-dire les Grecs amateurs, qui ne le sont pas de naissance, mais d'affection, tiennent peut-être encore plus que les indigènes à la continuité de l'histoire grecque.

Ceux qui ne portent pas les Hellènes dans leur cœur (Dieu ! pourquoi ?) répondent ce que disait à ses compatriotes je ne sais plus quel grand poète italien au début du dix-neuvième siècle : « Vous vous flattez d'être les fils des Romains, parce que vous habitez leur cimetière. » L'Italie a eu depuis lors le *risorgimento* ; mais la Grèce n'a-t-elle pas eu la guerre de l'indépendance ?

Sans compter plusieurs autres guerres, les unes heureuses, les autres moins, qui ont valu, tous comptes faits, au roi actuellement régnant le sobriquet de « victorieux ».

Les partisans de la continuité ne se bornent pas aux affirmations gratuites : ils essaient de prouver ce qu'ils avancent, ils allèguent des arguments. Le plus fort est sans doute la fixité du caractère grec. Elle échappe aux classiques superstitieux, qui veulent que tous les Grecs de l'Antiquité aient été, physiquement, des modèles pour Phidias, et, moralement, des héros de la morale en action ; mais tous ceux qui sont entrés un peu plus avant dans l'intimité des anciens Grecs et ont, comme dit Saint-Simon, pénétré dans leur intrinsèque, savent bien que, ni physiquement, ni moralement, ils ne se conformaient à un canon si rigoureux.

Ils se trouvaient fort à leur aise dans la caverne de Platon, ils ne se souciaient nullement d'en sortir pour contempler le Bien en soi, le Beau en soi et autres Idées, face à face. Ils estimaient la vertu comme l'on doit, mais ils pratiquaient plutôt l'art des compromis. Ils étaient fertiles en ruses et ne connaissaient même pas par ouï-dire le *fair play*, qui a été inventé beaucoup plus tard, en Angleterre ou en France. Ils étaient pleins de courage, mais d'un courage mesuré, la mesure étant leur loi en tout, et ils ne se battaient pas volontiers un contre deux.

On m'opposera l'exemple des Thermopyles ; et à ce propos, je lisais avant-hier dans l'article de Polybe (notre Polybe) que les Spartiates de Léonidas s'étaient dispensés de l'armoyer en

cette occurrence, au lieu que les soldats du fort Rupel avaient répandu d'abondantes larmes en quittant la place aux Bulgares.

Aucun texte ne nous permet en effet de supposer que les trois cents aient pleuré aux Thermopyles ; mais, si nous remontons jusqu'aux temps proprement héroïques, nous voyons que les guerriers d'Homère n'étaient pas exempts de cette faiblesse : ils pleuraient aussi naïvement que les femmes, les enfants ou certains animaux, et ce n'est pas seulement pour la couleur que le père de toute poésie a dû comparer leurs yeux à ceux des génisses.

Abel Hermant.

Ce que l'on dit

En attendant...

En deux jours d'une course rapide l'automobile d'un ami vient de me montrer une assez vaste partie de la France : tout un coin de la Brie d'abord, et puis l'Orléanais, et puis la Touraine, entre Tours, Amboise et Blois, et enfin, pour terminer, après avoir traversé le Vendômois, la Beauce, le grenier de la France.

Et partout, partout, les champs sont semencés, partout les récoltes croissent, partout, dans le pays du vin, les jeunes vignes montrent leurs pampres neufs sur un sol bien nettoyé ; et ailleurs, là où la terre n'a point encore été semée, elle étale sa glèbe préparée, labourée, avec ses molles écrasées au rouleau !

Cependant, quand on traverse les villes et les villages, on n'aperçoit que des femmes, rien que des femmes et des enfants, avec quelques vieillards : les hommes sont partis ; tout ce qui pourrait tenir un fusil, depuis vingt-deux mois, est à la guerre. Ce sont les femmes qui ont accompli cet immense travail, et ce sont les femmes qui, après avoir labouré et semé, récoltent. Ce spectacle est sublime, et l'on ne peut en être témoin sans éprouver une sorte d'émotion profonde, comme sacrée.

Nous n'admirerons jamais assez l'œuvre des femmes françaises pendant la guerre. Elles sont au chevet des blessés, elles sont aux usines de munitions, elles sont à la charrue, dans les guérets et dans les vignes. Sans elles, toute la vie économique et agricole de la France s'arrêterait. Mais elles sont là — un peu fatiguées, dit la vaillante phrase populaire, et leurs hommes peuvent se battre tranquilles : je vous répète qu'il faut les admirer et les remercier respectueusement.

Pierre Mille.

Il porte un des noms qui brillent du plus bel éclat tout au long de l'histoire de France, et il est soldat depuis la mobilisation. Au premier coup de canon, sans attendre l'appel de sa classe, il courut au régiment. Depuis lors, il se bat.

La semaine dernière, il obtint une permission de six jours. Il aura vécu cette semaine de trêve d'une façon assez peu commune. Et sans doute peu de poilus auront, de cette manière plutôt rare, employé leur temps de repos. En effet, après avoir consacré à sa famille trois jours qu'il alla vivre au château de B...-les-V..., il est parti terminer son congé dans son autre famille, parmi les religieux à l'ordre de qui il appartient, lorsqu'il n'y a pas la guerre. Nous ne dirons point quel est cet ordre ni où se trouve le monastère. Mais les gens du pays dont il s'agit se souviennent longtemps du départ vers le front de ce soldat alerte et rayonnant de joie qu'accompagnèrent à la gare, l'autre soir, dix-sept vieux religieux à barbe vénérable. Ce soldat, c'était le jeune duc de..., qui a maintenant rejoint sa tranchée, après avoir, pendant trois jours, vécu en serviteur de Dieu, parmi ses humbles frères, au pied des autels.

On ne connaissait pas encore, à la guerre, les camions illustrés. Ils viennent de faire leur apparition. Beaucoup de sections d'autos ont peint sur leurs camions un objet qui permet de les distinguer des autres sections. C'est ainsi que l'on peut voir, sur certaines voitures, la Fortune debout sur sa roue, mais les yeux non bandés. D'autres voitures portent au flanc un dé énorme, le Lion belge, des glaives croisés, une croix, un cœur, un éléphant noir en plein galop, une pipe, un chat, un croissant, une rosace, une roue vermillon toute dentelée, un Chantecler multicolore, un dragon vert ailé lançant des flammes pourpres, un trèfle à quatre feuilles, une pie, une croix de Lorraine, et bien d'autres images ou symboles.

Quand ces camions illustrés roulent aux abords de Verdun, ils s'illustrent eux-mêmes... par les services qu'ils rendent à nos armées.

M. René Bazin, il y a peu de jours, s'inquiétait, dans l'*Echo de Paris*, du danger que peut courir la race française, en ce temps où l'importation s'impose sur notre sol, d'Annamites, de Marocains, d'Hindous et d'autres combattants qui... ne sont pas d'ici.

« Quelle aventure ! disait-il, en substance, que celle d'une Arlésienne donnant le jour à un bébé dont les yeux seraient bridés ! »

Hier, avenue des Champs-Élysées, un de nos plus modestes savants — modeste en ce sens qu'il fait peu parler de lui — se reposait sur un banc lorsque vint s'asseoir à ses côtés un homme, vêtu comme un ouvrier et qui pouvait avoir, comme on dit, « dans les cinquante et quelques années ». Cet homme était tout l'image du parfait moujik russe. Le collier de barbe, la conformation du nez et des paupières, la structure du crâne visible sous la casquette, l'expression même du regard, tout était slave en ce passant.

— Vous êtes Russe, monsieur ? demanda le savant curieux, après quelques vagues paroles.

— Du tout, monsieur, je suis bien Français, de Ménilmontant. Mais on peut s'y tromper. Dans ma rue, on ne m'appelle que le Russe. Il faut vous dire que mon arrière-grand-père — j'ai les papiers — était l'un des Russes qui séjournèrent à Paris, à la fin du Premier Empire. Mon père, mon grand-père avaient des physionomies très françaises. L'hérédité a sauté deux générations. C'est assez curieux. Mais aujourd'hui je suis très fier de cela. L'histoire présente corrige l'histoire passée.

M. René Bazin trouvera peut-être, en ce simple écho, une atténuation à ses actuelles et, disons-le avec lui, très légitimes angoisses.

A Dubuc (Etats-Unis) — pays neutre — la jeunesse sportive de l'endroit a organisé une grande fête de boxe, une grande fête internationale, disent les affiches.

Bien qu'il s'agisse de tout jeunes gens, la ville entière se passionne, parce qu'on sait qu'un des matches, le plus solennel, va être livré entre un Français et un Allemand, employés de commerce pareillement, et qui n'ont pas trente ans à eux deux.

Et le combat se déroule, étrange. Au début, dans une attaque brusquée, le petit Allemand paraît maître de son adversaire. Mais celui-ci, qu'on croit à terre, tient toujours bon. Il se ressaisit peu à peu et semble, en une longue attente, malgré quelques attaques, énergiquement repoussées, guetter l'instant, choisi par lui, de la riposte...

Le public s'énervait de tant attendre. Tout le monde est debout, trépidant.

Puis à son gré, froidement, très calme, le petit Français porte en pleine poitrine le coup qui étend son adversaire à ses pieds.

Ceci est d'hier — et ceci n'est pas un conte.

Le jeune Français qui vient de remporter cette victoire s'appelle Jacques Edde et c'est le fils du peintre paysagiste de Montigny-sur-Loire.

Depuis que M. Lloyd George a été chargé par lord Asquith lui-même de résoudre la question irlandaise, ce fameux « Lloyd », comme on l'appelle familièrement en pays de Galles, est surnommé « le diable » — et ce fait rend les Gallois glorieux.

Les braves montagnards compatriotes du ministre lui prédisent une sensationnelle ascension. N'allez pas croire qu'ils appuient leur croyance sur des raisons sociales ou politiques, non. Mais entrez chez n'importe quelle vieille femme galloise, à mine de Bretonne, et elle vous dira que « Lloyd » est résolu à de hautes destinées, « parce qu'il traverse le pays sans regarder en bas ».

On sait qu'un pont suspendu, chef-d'œuvre de l'industrie, relie le pays de Galles à l'île d'Anglesey. Lorsqu'un piéton suit ce chemin aérien et entend gronder la marée à trente mètres au-dessous de lui, il est si rare qu'il résiste à la tentation de jeter un coup d'œil à ses pieds ; c'est « plus fort que lui ». Mais certains résistent à cette suggestion du vertige ; les hommes particulièrement bien trempés.

Or, Lloyd George, quand il passe le pont d'Anglesey, rajuste son chapeau, du geste crâne qui lui est familier, mais ne regarde jamais dans l'abîme ; ses yeux perçants scrutent l'horizon devant lui !

Il est évident qu'un tel homme ne craint pas les traquenards de la crise irlandaise ! Le meilleur moyen de surmonter les difficultés — politiques et autres — c'est peut-être de ne pas les voir.

Le Veilleur.

LE FRONT DE PARIS

Rien de trop

Oh ! que vous devriez donc être simples, mesdames, et parler avec modération, et ne rien exagérer !

Stendhal a dit à peu près : « Dès qu'un délicat cherchait quelque part la moindre exagération, son esprit n'est plus occupé qu'à inventer de l'ironie ». Me répondez-vous qu'en temps de guerre l'ironie des délicats vous est bien égale ? Mais non, vous ne répliquez rien d'aussi choquant, parce que vous êtes pleines de finesse et de goût. Songez qu'il reste en ce pays beaucoup de délicats : et nombre d'entre eux se trouvent au front, où ils se battent fort bien. Ils vous jugent.

L'exagération fait rire, n'en doutez pas, et l'affectation rebute. Il y a, par exemple, de la grâce à ne pas empoigner, à table, sa fourchette à pleine main ni son couteau par la lame. Toutefois il est désespérément ridicule de tenir l'une et l'autre tellement par l'extrémité — si l'on peut s'exprimer ainsi — et à tel point du bout des doigts, qu'on en vient à pouvoir à peine piquer un morceau, et à laisser tomber en chemin, sur sa robe, ce que l'on prétendait transporter jusqu'à sa bouche. Pareillement un air réservé, ou du moins paisible et pas trop étonné, vous sied-il au restaurant : n'allez pas cependant jusqu'à la mine blême à l'excès, lasse d'avance, et presque écœurée. A quoi bon ? Qui voulez-vous frapper par ce visage si boudeur et si morne ? Crovez-vous que le public en tire des conclusions profondes, et qui vous serviront ? Il pense bien à ça, le public !

La mode des toilettes a-t-elle changé ? Ne vous levez pas soudain dans l'autre excès. Après avoir eu l'air d'un parapluie, ne veuillez pas absolument ressembler à un pain de sucre. Contentez-vous d'être tour à tour très svelte, ainsi qu'un lis, ou très légère, comme une rose renversée.

N'oubliez jamais, à aucune heure du jour ou de la nuit, que le pays est en guerre, et qu'il y a des soldats qui endurent les pires épreuves, et qu'on estropie et qu'on tue pour votre pays, votre maison, votre bonheur, celui de vos gosses. Inutile cependant de penser, et surtout de déclarer que la vie n'est que honte et infamie pour toutes celles qui ne vont pas soigner dans les hôpitaux, où il y a déjà tant d'infirmières, pas toutes indispensables.

N'ayez pas une ame romaine avec fracas et ostentation. Ne dites pas, en roulant des yeux traqués : « Si je voyais mon mari traîner ses guêtres à l'arrière, comme certains, je mourrais de honte. Je l'aimerais mieux manchot, ou même mort !... » On sait qu'avec une tendresse touchante vous avez tout fait — vainement d'ailleurs — pour qu'il revint à Paris.

D'un autre côté, ne gémissiez point : « Hélas ! la paix, la paix n'importe comment, la paix à tout prix !... » Car un tel propos n'embellit pas une femme, en vérité.

Gardez-vous d'un niais, égoïste et grossier optimisme. Par contre, craignez un pessimisme précoce, qui est pire encore, et qui nuit.

Sous condition d'éviter tant de choses, demandez-vous, comment donc parler de la guerre ?

Dès qu'on parle de la guerre, mesdames, une femme ne peut que garder le silence. Si elle démente, elle manque de cœur. Si elle se plaint, voici quelle en manque encore. Elle n'a qu'à se taire...

— Et qu'à souffrir », ajoute ma cousine Charlotte, qui est en somme une très sensible, et très digne, et très bonne Française. Elle mettra tout en révolution pour un bout de ruban ; mais elle paie l'impôt sans rien dire, et je sais fort bien que sa gorge se serre les jours où le communisme vacille un peu, même très peu.

Marcel Boulenger.

Envoi d'auxiliaires dans les formations et services de la zone des armées

Les hommes du service auxiliaire appartenant à l'armée active et à sa réserve, à l'exclusion des veufs pères d'au moins trois enfants vivants, se trouvent dans la limite des besoins, mis à la disposition du général en chef pour être employés dans les formations et services de la zone des armées. Cette catégorie commencera par relever les hommes du même service actuellement aux armées et qui appartiennent à l'armée territoriale et à la réserve de cette armée, ainsi que les veufs pères de trois enfants.

Pour cette relève et pour les besoins ultérieurs, il sera établi dans chaque dépôt une liste de tour à tour distincte de celles prévues pour les hommes du service armé. Les auxiliaires y seront inscrits dans l'ordre des classes (1917 à 1902) en commençant par les plus jeunes et, dans chaque classe, d'après leur âge.

La situation militaire

Grave échec de l'ennemi entre le Mort-Homme et la Meuse. Notre riposte au mouvement des Bulgares.

Après avoir attaqué de front à plusieurs reprises, et sans succès, nos positions entre le Mort-Homme et Cumières, l'ennemi a essayé de nous les enlever par une opération de plus grande envergure, qui comportait trois attaques simultanées : l'une par l'ouest, venant de la région du Mort-Homme ; l'autre par le nord, comme les précédentes ; la troisième par l'est, qui devait partir du sud de Cumières.

De ces trois attaques, celles qui étaient dirigées aux deux ailes ont complètement échoué. Au centre, l'ennemi n'a réussi qu'à nous faire évacuer une tranchée avancée, qui se trouvait complètement détruite par le bombardement préalable. Mais nous occupons toujours la crête de la colline, au sud de la route de Béthincourt à Cumières ; la résistance de nos positions n'est donc en rien compromise.

Les Allemands n'avaient cependant rien épargné pour obtenir le résultat cherché. Ils ont lancé à l'assaut des effectifs très importants. Ils ont étendu la ligne de combat jusqu'à la région marécageuse comprise, à l'est de Cumières, entre la voie ferrée et la Meuse. Quelques détachements qui avaient réussi à s'y glisser n'en sont pas revenus : gênés par le terrain, ils ont été exterminés par nos feux avant d'avoir pu se replier.

Entre la voie ferrée et la colline, l'ennemi était parvenu d'abord à progresser jusqu'à la station de Chailancourt, mais une vigoureuse contre-attaque nous a permis de le refouler jusqu'à la lisière sud du village que nous occupions précédemment.

Par contre, nous avons fait des progrès sensibles dans la région du Mort-Homme, notamment sur les pentes du sud-ouest, où nous avons enlevé un important ouvrage.

Une confirmation éclatante de l'insuccès de l'ennemi se trouverait, si elle était nécessaire, dans les nouvelles qui viennent d'être publiées en Allemagne à ce sujet. On n'y parle nullement des furieux combats qui viennent d'être livrés depuis le Mort-Homme jusqu'à la Meuse, mais seulement d'une « opération de nettoyage » dans la région de Cumières. Cette expression nous est connue ; l'état-major allemand y a recouru chaque fois qu'il ne peut annoncer aucun bénéfice de terrain.

Quant à nous, rendons hommage, une fois de plus, aux soldats héroïques qui ont gardé leurs positions sous un déchaînement formidable d'artillerie et se sont trouvés debout, après quarante-huit heures de bombardement, pour repousser l'assaut.

Devant Salonique, nos troupes viennent d'occuper le village de Poroj, à mi-chemin entre Kilindir et Rupel. Ainsi se trouvent prévenues les tentatives que l'ennemi pourrait faire pour se glisser, entre la montagne et la voie ferrée, dans la direction de Kilindir. Jean Villars.

Le nouveau directeur du bureau de la presse

M. Pierre Maruéjouls, ministre plénipotentiaire, est, par décision du ministre de la Guerre, chargé de la direction générale des relations avec la presse, en remplacement de M. Jules Gautier.



M. MARUÉJOULS
(Phot. Eug. Piron, boul. Saint-Germain.)

Le colonel Bayonet, breveté d'état-major, est adjoint au directeur général des relations avec la presse.

Ayuntamiento de Madrid

LES BULGARES EN GRECE

Ce qui regarde les Alliés et ce qui regarde les Grecs

On vient donc de découvrir que le roi Constantin n'était pas un ami de l'Entente. On vient de découvrir qu'il persistait dans une politique dont le premier mot est que la Grèce ne doit, à aucun prix, être introduite dans aucun conflit, ni direct, ni indirect, avec l'empire allemand. Il est temps de faire de pareilles découvertes, à moins qu'il ne faille toujours, pour rafraîchir les mémoires, des événements fâcheux.

Le fait que le gouvernement hellénique ait permis aux Bulgares de franchir ses frontières pour ne regarder que lui et son peuple. En réalité, c'est à nous d'abord que le fait importe. On peut même le considérer comme un acte inamical pour la France et l'Angleterre, comme un acte contraire au principe de la « neutralité bienveillante », étant donné que l'ennemi ne cache pas ses intentions, qui sont de s'assurer une bonne situation militaire par rapport à l'armée de Salonique. Sans compter que l'occupation de Cavalla donnerait à l'Autro-Allemagne une nouvelle base pour ses sous-marins en Méditerranée. Vue sous ce jour, l'acceptation du gouvernement grec devient une véritable complicité avec nos adversaires. Et cela est grave. Mais enfin ce n'est rien de nouveau.

L'Entente s'en étonne cependant. Elle s'étonne trop et ses étonnements se répètent avec une fréquence excessive. Est-ce que l'on pensait, par hasard, que le roi Constantin, depuis la dernière alerte, s'était converti tout seul à de nouvelles idées ? Chaque fois que le gouvernement hellénique s'est mal comporté, chaque fois qu'une circonstance est venue prouver d'une manière éclatante qu'il persistait dans la ligne de conduite qu'il a adoptée vis-à-vis des Empires du Centre, la surprise des Alliés a été la même. On n'assiste pourtant, aujourd'hui comme hier, qu'au développement d'une situation qui n'a pas changé.

Il serait bon de se souvenir, par exemple, qu'on parlait avec insistance, il y a quelques mois, de conversations entre la Bulgarie et la Grèce. Bruit démenti par les intéressés, bien entendu. Et tout de suite le souvenir s'en était envolé. C'est à peu près ainsi qu'on n'avait pas voulu, l'an dernier, croire d'avantage aux pourparlers des Bulgares et des Turcs...

Aujourd'hui les Alliés s'émeuvent de nouveau. Leur presse abonde en morceaux d'éloquence, en articles indignés. Rien de tout cela n'a encore transformé ni l'avis, ni la politique du roi Constantin. Et ce qui est pire, les Grecs eux-mêmes ont l'air de commencer à le partager, cet avis, à l'accepter, cette politique. Et l'autre soir, ayant confiance que tout s'arrangerait, comme le leur avait dit leur roi, les Athéniens sont allés au cinéma, tandis que les avant-gardes bulgares se répandaient en Macédoine.

Il est permis de penser que les Grecs restent encore disposés à accepter, si l'occasion s'en présente, si la force se manifeste de notre côté, une autre sorte d'arrangement que celle que prévoit le roi Constantin. Mais la preuve est faite que les démonstrations les plus précises ou les plus pathétiques des dangers que court l'hellénisme sont destinées à rester lettre morte. Dans ces conditions, le mieux est de laisser la Grèce à ses illusions et à ses calculs, au moins pour le moment. Si l'entrée des Bulgares en Macédoine pose des problèmes pour la Grèce, elle en pose encore plus pour les Alliés. Notre avis est qu'on s'occupe d'abord de ceux-là. Pour la Grèce, eh bien ! mon Dieu, on verra après. Le sort des soldats français de Salonique et le théâtre oriental de la guerre nous intéressent beaucoup plus que l'avenir du royaume de Constantin.

Jacques Bainville.

Les Bulgares au delà de Demir-Hissar

ATHÈNES, 31 mai. — Les forces germano-bulgares sont parvenues à la sortie du défilé de Demir-Hissar.

Les populations s'enfuient.

Les Alliés prennent des mesures pour enrayer l'avance de l'ennemi.

Un violent duel d'artillerie est engagé à Kilindir.

SALONIQUE, 31 mai. — Il se confirme que la concentration des troupes bulgares s'opère en trois points : la région de Rupel, pont de Demir-Hissar, le district de Nevrokop et le district de Xanthi. De chacun de ces trois points, elle menace respectivement les villes de Sérès, Drama et Cavalla.

Les Grecs rapportent qu'avant la reddition du fort de Rupel l'artillerie grecque tua 25 Bulgares et en blessa 45. Trois officiers allemands sont parmi les blessés.

ATHÈNES, 31 mai. — Les troupes germano-bulgares ont étendu hier leurs lignes vers le sud dans

la direction du village Vétrina qu'ils semblent avoir l'intention d'occuper. Un détachement allemand est arrivé à Hadji Beilik.

La complicité grecque

BERNE, 31 mai. — On mande de Vienne aux *Dernières Nouvelles de Munich* qu'une entente complète est intervenue entre la Bulgarie et la Grèce tant en ce qui concerne les questions en litige entre les deux nations qu'au sujet de celles qui ont trait à la guerre.

ATHÈNES, 30 mai. — Le *Kairi* pose la question des garanties reçues par la Grèce de façon très nette.

« Y a-t-il ou non un danger bulgare? Y a-t-il ou non des garanties suffisantes données par les Allemands à la Grèce? Si ces garanties existent, pourquoi maintenir la mobilisation? Si non, pourquoi permettre aux Bulgares de prendre nos forts et de nous obliger à faire, plus tard, pour les recouvrer, une guerre plus dure encore que celle de 1913? »

Le *Kairi* ajoute : « Il est bien clair que, si l'on s'en rapporte aux instructions données par le gouvernement aux commandants des postes de Demir-Bissar concernant la caisse et les archives — qui devaient être mises en lieu sûr en cas d'invasion bulgare — les garanties ne peuvent pas être considérées comme suffisantes. »

« La justification donnée par le gouvernement, écrit la *Patris*, est aussi douloureuse que l'occupation bulgare. »

L'ambition de l'envahisseur

ATHÈNES, 31 mai. — Les sphères politiques et diplomatiques sont toujours vivement émus par la concentration des troupes bulgares sur Nevrokop et Xanthi et par le bombardement des avant-postes français sur les rives du Vardar.

On croit généralement que le gouvernement bulgare veut simplement saisir l'occasion d'occuper Cavalla, afin de posséder sur la mer Egée un port que la Bulgarie a toujours convoité et qu'elle a cherché vainement à obtenir à l'époque de la guerre balkanique.

Ce qu'en dit la presse athénienne

ATHÈNES, 31 mai. — La presse gouvernementale continue d'affecter, en ce qui concerne l'invasion bulgare en Macédoine, une sérénité évidemment inspirée en haut lieu. Les vénélistes sont pour elle la cause de tout le mal et c'est à eux que vont les invectives.

La *Nea Hellas* écrit : « L'occupation du fort Rupel n'est pas dangereuse pour notre avenir, car le fort fut remis aux Allemands qu'ils restitueront. Les vénélistes font fausse route en dramatisant les choses et n'aboutissent qu'à mettre mieux en évidence le mal qu'ils tirent au pays en provoquant l'arrivée des Anglo-Français. L'occupation germano-bulgare a pour objet de paralyser l'offensive de leurs ennemis. »

Le *Scrip* soutient le même point de vue et ajoute : « Les Allemands qui, par égard pour la Grèce, n'ont pas poursuivi, comme ils le pouvaient, les Anglo-Français dans leur retraite, se borneront à la défense et à la garde de leurs communications du côté de Constantinople. Le seul danger pour la Grèce serait un accord entre Anglais et Bulgares. L'attitude réservée des premiers à l'égard des manifestations de Salonique est significative à cet égard. »

L'*Acropolis* dit : « Dans sa réponse à la protestation grecque, le gouvernement allemand renouvellera la promesse d'évaluation. »

La plupart des journaux gouvernementaux, notamment l'*Emvros*, critiquent, en outre, violemment les organisateurs des manifestations de Salonique et accusent le général Sarrail, qui suit avec eux les aurait encouragés, de s'immiscer dans les affaires intérieures du pays.

ATHÈNES, 31 mai. — La *Patris* attaque en des termes véhéments la presse gouvernementale grecque, laquelle essaye d'excuser la remise de Rupel aux Bulgares et de faire croire que l'Allemagne restituera plus tard la forteresse occupée.

« Nous ne pouvons pas nous résoudre, dit la *Patris*, à tolérer tranquillement l'abandon de la forteresse et à la considérer comme une conséquence logique et naturelle de la politique de résignation suivie par le gouvernement. »

Le député Popp, dans son journal l'*Athinai*, qui est antivenizéliste mais qui a généralement son franc parler, dit que le gouvernement grec s'est rendu « aussi criminel que les misérables qui relèvent les plans et les secrets des forteresses pour les livrer à l'ennemi ». Le député Popp ajoute : « L'occupation bulgare va atténuer de beaucoup la confiance que nous avions dans notre système défensif, dont les plans sont aujourd'hui divulgués. Elle exercera une influence déplorable sur le moral des populations macédoniennes, qui sont toujours hantées par les souvenirs des massacres récents. Le peuple a aujourd'hui le droit de réclamer la démobilisation immédiate. Livrez donc ouvertement la Grèce aux étrangers! Mais, au moins, renvoyez dans leurs foyers et rendez à leurs occupations les pères de famille, à qui vous avez imposé des sacrifices inutiles. »

Le journal *Nea Hellas* écrit que la Grèce s'est rangée ouvertement du côté de l'Allemagne.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mercredi 31 Mai (668^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Sur la rive gauche de la Meuse, un combat acharné s'est livré hier et au cours de la nuit entre le Mort-Homme et la Meuse.

L'ennemi, à la suite d'un bombardement d'une violence inouïe qui durait depuis deux jours, a lancé des attaques concentriques et répétées, à très gros effectifs, sur nos tranchées à l'est du Mort-Homme et de part et d'autre du village de Cumières. Partout nos troupes ont résisté et repoussé l'ennemi, qui a subi des pertes importantes. Toutefois, dans la région au sud du bois des Caurettes, nous avons dû évacuer notre tranchée de première ligne complètement nivelée par le bombardement.

Au sud de Cumières, les attaques allemandes, menées des deux côtés du village, ont réussi d'abord à nous refouler dans la direction de la station de Chattancourt; mais une vive contre-attaque de nos troupes nous a permis de ramener l'ennemi jusqu'aux abords du village. Quelques fractions allemandes qui, à la faveur du brouillard, s'étaient glissées le long de la Meuse jusqu'à la hauteur de la station de Chattancourt ont été complètement anéanties par nos feux.

Sur la rive droite, lutte d'artillerie intermittente.

En Haute-Alsace, l'ennemi, après une intense préparation d'artillerie, a attaqué nos positions à 1200 mètres environ à l'est de Seppois et a pris pied dans quelques éléments de tranchées; il en a été rejeté aussitôt par notre contre-attaque.

VINGT-TROIS HEURES. — Sur la rive gauche de la Meuse, violent bombardement par obus de gros calibre de la région Avocourt-Cote 304.

Dans l'après-midi, au cours d'une vive attaque, nos troupes ont enlevé un ouvrage allemand fortement organisé, sur les pentes Sud-Ouest du Mort-Homme. Nous avons fait deux cent vingt prisonniers dont cinq officiers et pris sept mitrailleuses.

Sur les pentes Sud-Est du Mort-Homme, un coup de main exécuté la nuit dernière nous a permis de capturer vingt-cinq prisonniers.

Sur la rive droite, très grande activité des deux artilleries entre la Meuse et le fort de Vaux. Aucune action d'infanterie. Nos batteries ont pris sous leur feu et dispersé des rassemblements ennemis au Nord du Bois des Fosses.

Canonnade intermittente sur le reste du front, plus intense dans la région Est de Metzeral et de l'Hartmannswillerkopf.

AUTOUR DE LA BATAILLE

Le *Daily Telegraph*, consacrant un long article aux assauts de Verdun, termine en prévoyant de nouvelles attaques de l'ennemi :

En engageant de puissantes réserves dans de furieux assauts contre Verdun, les Allemands ont perdu le choix de l'action qu'ils avaient auparavant.

Ce résultat, obtenu par la défensive française prolongée, est, en lui-même, important à tous points de vue pour les Alliés.

On lit, d'autre part, dans la *Tribune de Genève* :

On mande de Cologne : Des grands blessés arrivés du front de Verdun font une description pleine d'horreur de l'acharnement avec lequel les combats sont conduits de part et d'autre. Dans la journée du 23, sur une brigade il n'est resté qu'une centaine d'hommes. Le reste a été tué ou blessé près du Mort-Homme. D'après un autre blessé venu de Douaumont, une division aurait perdu 75 0/0 de ses effectifs.

ÉLIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

Ayuntamiento de Madrid

La réponse de l'histoire

Comment un neutre de bon sens et de bonne foi rétorque les arguments de Bethmann-Hollweg.

Pour montrer que les Allemands, avec leurs songes coulés de blanc, et leurs arguments de vaine foi, n'arrivent pas à troubler la conscience neutres, il nous paraît intéressant de reproduire la lettre adressée par un lecteur américain au directeur du *New-York Times* et publiée dans ce journal le 26 mai : « Le côté faible de la protestation allemande contre le blocus anglais. »

Voici cette lettre :

Votre leader du 6 mai dernier commentant la réponse de l'Allemagne au sujet de la note américaine contient une très juste allusion au système d'affamement appliqué par l'Allemagne pendant le siège de Paris en 1870-71.

Toutefois il serait prudent de faire connaître au peuple américain (en prévision des nouvelles protestations germaniques contre ce que l'Allemagne appelle l'inhumanité de l'Angleterre) ce que veut dire exactement ce système et quelles seraient ses conséquences pour la nation vaincue.

Avant 1870, la mortalité moyenne de Paris atteignait pas le chiffre de 800 décès par semaine.

Au cours de la dernière semaine du siège, c'est-à-dire la 4^e semaine de janvier 1870, la mortalité parmi la population civile de la capitale atteignait le chiffre de 5.000 décès. Ce qui veut dire que, bas mot, 4.000 personnes moururent sinon directement de faim, tout au moins de faiblesse physique causée par une nourriture insuffisante...

Il est impossible de trouver en France, à l'heure actuelle, une seule personne née à Paris pendant le Siège, c'est-à-dire du 17 septembre 1870 au 27 janvier 1871, et cela tout simplement parce que les bébés nés pendant cette période venaient au monde si faibles et étaient si mal nourris que leur existence était très brève.

Pendant toute la durée du siège, c'est-à-dire pendant 132 jours, les lignes françaises ne furent jamais attaquées par les Allemands qui ne faisaient que sur la famine pour réduire la capitale française.

Voilà la conduite de l'Allemagne! Quelle est l'application de cela?... Simplement que, dans l'avenir, les choses qui sont justes lorsqu'elles sont accomplies par les Allemands cessent de l'être lorsqu'il s'agit d'autres peuples, surtout si elles sont accomplies contre l'Allemagne; ou, en d'autres termes, l'Allemagne possède des droits qu'elle ne reconnaît pas aux autres nations.

Aussi longtemps que l'Allemagne restera en cet état d'esprit, elle devra être traitée comme une ennemie de l'humanité. — ADOLPHE COMBES, Columbia University.

LORD ROBERT CECIL A PARIS



LORD ROBERT CECIL (+), ministre anglais du blocus, notre hôte actuellement, comme nous vous dit hier, traitera avec M. Briand, président du Conseil, et M. Denys Cochin, ministre du Conseil, et M. Denys Cochin, ministre du Conseil, président du comité de restriction, des questions intéressant la contrebande et la restriction des ressources économiques de l'ennemi.

Aujourd'hui, à 2 heures aux Invalides

Funérailles du général Gallieni

Le public, qui avait été admis à défilier hier, aux Invalides, devant le cercueil du général Gallieni, de dix heures du matin à six heures du soir, est nombreux, saluer la dépouille du Libérateur de Paris.

M. Méline, Viviani, l'amiral Lacaze, sont les premiers membres du gouvernement à venir apporter leur hommage à l'ancien gouverneur de Paris. Ils sont suivis de près par les autres ministres, qui, après s'être inclinés devant le catafalque, vont saluer la famille du défunt dans la chapelle.

Rappelons qu'aujourd'hui les délégations participant au cortège devront être réunies sur les terrasses du jardin de l'hôtel des Invalides avant 11 h. 30. Les grilles seront fermées au public à 12 heures.

La partie musicale de la cérémonie religieuse sera placée sous la direction de M. Jules Meunier, maître de chapelle de la basilique de Sainte-Clothilde.

L'itinéraire du cortège

Voici l'itinéraire que suivra le cortège :

Eplanade des Invalides, quai d'Orsay, boulevard Saint-Germain, rue Dante, rue Lagrange, pont au double, parvis Notre-Dame, rue et pont d'Arcole, rue de l'Hôtel-de-Ville, où aura lieu le défilé. Le corps sera ensuite accompagné à la gare de Paris par les rues de Rivoli, Saint-Antoine, la place de la Bastille, la rue de Lyon, l'avenue Daumesnil, boulevard Diderot.

L'hommage du Conseil municipal

Au début de la séance du Conseil municipal, mai hier en session extraordinaire, M. Mithouard, président, a fait part en ces termes, à ses collègues, de la mort du général Gallieni :

« Ce n'est pas devant cette assemblée que j'ai besoin d'évoquer l'austère et haute figure de ce grand soldat de ce grand citoyen, ni le texte de la Bère proclamée du 9 septembre 1914, ni cette bataille de l'Ouroq qui fut l'initiale, chef-d'œuvre d'intelligence et de décision françaises, magnifique début de la victoire de la Marne. »

« Demain, aux Invalides, le président du Conseil municipal ira porter au général Gallieni le suprême hommage du peuple de Paris et de ses représentants. »

« Ce me suffira aujourd'hui de dire qu'un même sentiment nous anime, fait de douleur, de respect, d'admiration et de gratitude. »

« Je vous propose, messieurs, d'adresser à la famille du général Gallieni l'expression de vos ferventes sympathies. »

Après cette allocution, entendue avec émotion, la séance a été suspendue en signe de deuil.

Un ordre du jour du général Joffre

Le généralissime vient d'adresser au Grand Quartier Général l'ordre suivant aux troupes :

« Le général commandant en chef porte à la connaissance des armées françaises la nouvelle du décès du général Gallieni, mort le 27 mai, après une douloureuse maladie. »

« De toutes les qualités du chef, conquérant et organisateur, le général Gallieni a fait honneur à son pays dans une longue et brillante carrière. Son nom restera attaché à l'accomplissement de cette œuvre coloniale qui constitue une gloire de la République. »

« Nommé gouverneur militaire de Paris, en août 1914, au moment où l'ennemi menaçait la capitale, il a pris d'une main ferme le commandement du retranché et a assuré sa mise en état de défense. Il a fait preuve des plus hautes qualités militaires dans la préparation et l'exécution des mouvements des forces mobiles sous ses ordres, pour faire participer à la bataille générale livrée par nos armées alliées. »

« Maître de la Guerre, il a déployé ses facultés d'organisation pour utiliser au maximum toutes les forces vives de la nation, avec une énergie que sa maladie a pu briser. Son souvenir doit rester gravé dans la mémoire de tous comme celui d'un des meilleurs serviteurs de la Patrie. »

Signé : J. JOFFRE.

Pour ampliation,
général major général PELLÉ.

A Saint-Raphaël

SAINT-RAPHAËL, 31 mai. — Le conseil municipal de Saint-Raphaël est convoqué extraordinairement pour ce jour-ci en vue de dispositions à prendre pour les funérailles et l'inhumation du général Gallieni dans le tombeau de famille où repose la famille Gallieni.

La ville de Saint-Raphaël participera aux frais des funérailles, auxquelles assisteront toutes les autorités du département.

Le corps du général Gallieni arrivera à Saint-Raphaël après-demain vendredi.

LA CAMPAGNE ELECTORALE AUX ETATS-UNIS

Roosevelt ?... Hughes ?...

QUEL SERA LE CANDIDAT DES REPUBLICAINS ?

La période électorale bat son plein aux Etats-Unis. Deux conventions nationales sont en voie de préparation. Celle des républicains aura lieu le 7 juin à Chicago et celle des démocrates le 14 juin à Saint-Louis. Le *New-York Herald* a reçu sur la position des divers candidats la cote suivante :

On donne à égalité M. Hughes contre tous, et M. Roosevelt à 5 contre 8. La cote pour M. Root est de 8 contre 1 ; 15 contre 1 pour M. Fairbanks ; 25 contre 1 pour M. Burton et 40 contre 1 pour M. Henry Ford.

Le colonel Watterson, qui jusqu'ici a fermement cru que Wall Street forcerait la convention à nommer M. Roosevelt, estime maintenant, avec le *New-*



M. HUGHES

York Herald, le *Boston Transcript* et la *North American Review*, que le juge Charles E. Hughes sera choisi.

Une dépêche de Kansas-City annonce qu'un individu a lancé un couteau sur une automobile découverte où se trouvait M. Roosevelt. L'arme passa à quelques pouces seulement de l'ancien président.

M. Roosevelt, qui a commencé un voyage circulaire dans les Etats de l'ouest et y fait une campagne de discours avant la réunion de la convention républicaine à Chicago le 7 juin, devait parler hier soir à Kansas-City pour soutenir sa candidature à la présidence. C'est lorsqu'il se rendait, avec ses secrétaires et ses amis, de la gare à son hôtel que l'attentat eut lieu.

On se souvient qu'en 1912 M. Roosevelt avait été légèrement blessé de deux coups de revolver tirés sur lui, tandis qu'il haranguait la foule, par un individu d'origine allemande, nommé Schrank.

Déjà M. Roosevelt n'avait pas les sympathies germaniques.

M. Wilson veut pour l'Amérique « une alliance sans responsabilité »

WASHINGTON, 31 mai. — M. Wilson, parlant à la cérémonie commémorative annuelle de la guerre de Sécession, a répété que les Etats-Unis étaient prêts à faire partie de l'alliance des nations pour la défense des droits de l'humanité.

Répondant aux critiques qui lui ont été adressées par les journaux, il a déclaré qu'il ne consentirait jamais à ce que les Etats-Unis entrent dans une alliance pouvant occasionner des ennemis au pays, mais qu'il serait partisan d'une alliance sans responsabilité qui libérerait les nations, car là, a-t-il dit, est la liberté.

DEMAIN, VENDREDI

16 pages

Les funérailles du général Gallieni.

Nombreuses photographies.

Malgré la Hausse générale

Le prix de vente au Public des tubes de 20 Comprimés d'Aspirine "Usines du Rhône" n'a pas varié ; il est toujours de 1 fr. 50.

Les Acheteurs sont donc en droit d'exiger ce prix qui est d'ailleurs marqué sur chaque tube.

LES USINES DU RHÔNE
88, Rue de Valenciennes, Paris.

LA VIE A SEDAN

Récit d'une Française enfin rapatriée

(D'UN CORRESPONDANT PARTICULIER)

Le Blanc, mai 1916.

Parmi les récents rapatriés d'Allemagne nous retrouvons ici la femme d'un industriel de Sedan. Elle nous a fait les déclarations suivantes :

— Après avoir fusillé quelques paysans dans les villages voisins, les Allemands entrèrent le 24 août à Sedan. Ils ordonnèrent aux habitants de porter leurs armes à la mairie d'où on les expédia en Allemagne. Puis toutes sortes de vivres, les meubles, le bétail, etc... furent réquisitionnés et des bons remis en échange. Tout le cuivre fut réclamé plus tard, au cours de l'hiver, ainsi que l'étain et le cuir. Les soldats allemands occupèrent les casernes et les officiers les maisons riches. La ville n'a pas de garnison fixe. Les troupes ne font qu'y passer.

Au début un café fut réservé aux officiers et deux autres aux soldats, mais, en février, le commandant ferma les cafés réservés aux soldats, trouvant qu'ils parlaient trop facilement aux indigènes, apprenaient trop de choses et entraînaient trop en contact avec la population.

Il est interdit aux habitants de sortir de chez eux de 18 heures à 6 heures du matin. Il leur est également défendu de parler aux soldats, de se promener en dehors de la ville. On leur vend des journaux imprimés en français (!) relatant les victoires allemandes sur les Russes.

Les Boches ont mis la main sur les épiceries dès le premier jour et ils vendent très cher à leurs propres soldats ce qui s'y trouvait. Ils ne vendent rien à la population civile qui s'arrange comme elle peut.

Heureusement qu'on avait fait des provisions. Pendant quelque temps, des revendeurs belges venaient à Charleville et à Sedan vendre des légumes et des fruits. Il leur fut interdit de se livrer à ce commerce et certains furent saisis. Alors une contrebande de vivres s'établit que les Allemands poursuivirent avec la dernière cruauté.

Le régime imposé à la ville passa sans raison apparente, tour à tour de l'arbitraire à une certaine tolérance, selon les alternatives de la guerre. Le commandant de la place, un commerçant qui a établi une manufacture près de Lille, ayant eu son établissement bombardé par les avions français redoubla de sévérité pendant un mois. Durant quinze jours, la population civile n'eut ni pain, ni blé. Après, sur l'intervention des Etats-Unis, on lui vendit du blé qu'il fallait moudre dans des raves à fromage ou des moulins à café pour faire de la galette. Puis, on vendit du pain noir à 0 fr. 45 centimes la livre. On vendit du gruau, de la féculle de pommes de terre, etc... Les autorités françaises restées à leur poste font tout leur possible pour protéger leurs administrés, mais le commandant allemand est un homme fort fantasque, qui révoque ses propres ordres du jour au lendemain.

Depuis quelques semaines, il semble vouloir protéger les habitants contre les excès des soldats. Il en a fait punir quelques-uns pour avoir brutalisé des femmes. C'est bien tard !

Le 24 avril, le commandant a désigné un premier convoi de 1,500 personnes. Ironiquement, un des officiers qui présidaient au départ pour l'Allemagne et la Suisse, a conseillé aux émigrés malgré eux :

— Emportez le plus de choses possible ; vous n'êtes pas sûrs de retrouver le reste.

A part quelques rares défaillances individuelles, la population de Sedan s'est montrée très courageuse et très digne dans l'épreuve. Elle attend avec patience sa délivrance. Une des rapatriées déclare :

— Ce que nous pardonnons le moins aux Allemands, c'est de nous avoir fait partir de chez nous et de nous avoir empêchées ainsi d'assister à la rentrée victorieuse des Français et à la suite des Boches !...

Il savait bien, lui, que ce n'était pas vrai

C'est une de ces histoires vraies, bien qu'in vraisemblables, comme on en a d'ailleurs raconté quelques-unes depuis le début de la guerre.

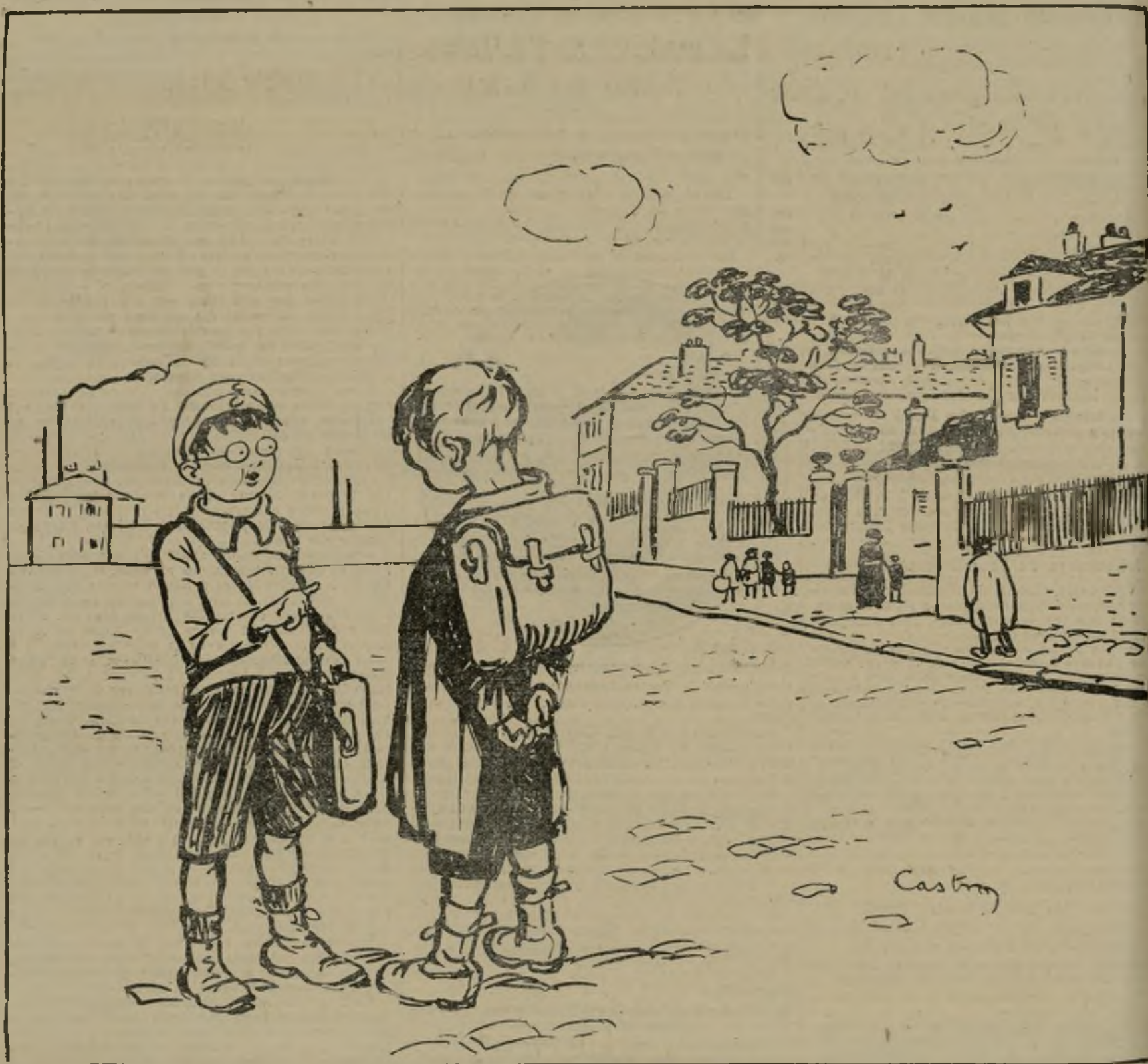
Un soldat d'Hervelinghen (Pas-de-Calais), M. Delplanque, arrivait chez lui ces jours-ci, venant en convalescence. Quel ne fut pas son étonnement, lundi dernier, en recevant des mains du facteur un pli émanant de l'autorité militaire et l'avisant « qu'il était mort des suites de ses blessures ».

M. Delplanque avait été effectivement blessé. Après un séjour à l'hôpital, il en était sorti guéri. On pense si, dans la petite commune, la prétention des renseignements de l'administration est l'objet de plaisanteries.

Malheureusement, porté comme mort, le soldat Delplanque aura fort à faire pour obtenir sa réintégration administrative et son rappel de solde depuis le jour de son décès présumé.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

A BERLIN. --- LA FÊTE DE FRITZ, *par CASTRO*



-- Qu'est-ce que tu as eu pour ta fête ?

-- Un morceau de pain...

Un pittoresque mode de traction à Salonique



Il est assez fréquent de voir, dans la rade de Salonique, des embarcations d'assez grandes dimensions entraînées en vitesse sur les eaux... par un remorqueur ailé. Un hydravion est amarré au bateau, et, le moteur mis en marche, le système pittoresque se déplace beaucoup plus vite que si l'équipage utilisait les avirons.

• DERNIÈRE HEURE •

La question irlandaise est heureusement réglée par M. Lloyd George

LONDRES, 31 mai. — Le *Herald*, de Glasgow, annonce que la question irlandaise est réglée.

LONDRES, 31 mai. — Le correspondant parlementaire du *Glasgow Herald* dit que l'accord intervenu entre les différents partis irlandais est basé sur l'établissement d'un Parlement pour les nationalistes avec exclusion de la région de l'Ulster.

Les leaders des deux partis se sont rencontrés hier pour la première fois en une conférence au cours de laquelle les principaux points en contestation furent réglés.

Après une discussion des plus amicales, les représentants des nationalistes et ceux de l'Ulster se tendirent spontanément la main par-dessus la table en signe d'oubli de leurs vieilles querelles.

LONDRES, 31 mai. — Le *Times* croit savoir que les négociations relatives aux affaires d'Irlande sont suffisamment avancées pour permettre à M. Lloyd George de faire une déclaration provisoire jeudi à la Chambre des communes.

M. Lloyd George a eu mardi dernier avec les chefs politiques irlandais plusieurs conférences importantes à la suite desquelles l'optimisme prévalait.

Les différents partis irlandais abordent la question avec une bonne volonté manifeste et avec le sincère désir d'arriver à une solution satisfaisante. Naturellement, si une décision intervient, elle devra être confirmée par une mesure législative.

LONDRES, 31 mai. — Le *Daily Telegraph* annonce que M. Runciman, malade, a quitté Londres. M. Harcourt le remplacera temporairement à la présidence du Board of Trade.

Un débat à la Chambre des Communes sur l'organisation des forces anglaises

LONDRES, 31 mai. — A la Chambre des Communes, le sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, répondant aux observations formulées par M. Winston Churchill à la séance précédente, sur l'organisation des forces anglaises, a fait observer que la proposition de M. Winston Churchill tendant à porter l'effectif du bataillon de 1.000 à 1.200 hommes créerait de nombreuses difficultés au service de l'Intendance. Une telle modification est peu opportune en temps de guerre.

M. Churchill, dit M. Tennant, s'est également plaint du grand nombre d'hommes retenus en Angleterre: la plupart de ceux-ci y sont en entraînement et si M. Winston Churchill veut se rendre compte par lui-même, il verra combien d'importants renforts sont prêts à partir.

Répondant à une suggestion de M. Winston Churchill, selon laquelle l'Angleterre pourrait obtenir jusqu'à douze divisions de troupes indiennes, le sous-secrétaire de la Guerre dit que la grande difficulté consisterait dans l'obtention de cadres d'officiers en nombre suffisant.

M. Winston Churchill réplique: il pense que des officiers invalides, mais qui ont cependant l'espoir de reprendre du service, pourraient entreprendre l'étude de l'Hindoustan; on obtiendrait ainsi des cadres nécessaires en quelques mois.

M. Winston Churchill recommande instamment aux administrations indienne et coloniale d'étudier sérieusement la question.

LA SITUATION EN CHINE

SHANGHAI, 31 mai. — L'importante province du Hounan a déclaré son indépendance.

Huit provinces sur dix-huit y compris le Sen-Tcheuan, sont maintenant révoltées; le Chantoung est presque entièrement aux mains des rebelles.

L'opinion, dans les milieux étrangers, est que seule l'abdication de Yuan-Chi-Kai pourra mettre un terme à la situation actuelle.

PEKIN, 31 mai. — L'information de Tokio d'après laquelle Yuan-Chi-Kai aurait été empoisonné, est absolument fautive. Le président a seulement été indisposé.

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

BRESCIT, 27 mai (retardée dans la transmission). — Ce matin, le capitaine Cantemir Campineanu, fils de l'ancien ministre, a été victime d'un accident mortel d'aviation.

AMSTERDAM. — L'*Echo Belge* annonce que les Allemands ont établi un aérodrome sur le plateau près de Liège. Un aviateur belge a réussi à lancer des bombes sur la caserne allemande de Courtrai.

Le malaise de l'Allemagne se trahit au Reichstag

Plusieurs députés y récriminent âprement contre la censure et contre la guerre.

BERNE, 31 mai. — Le débat sur la censure a repris, hier, au Reichstag. Le député Noske, social-démocrate, a prononcé un nouveau réquisitoire contre la censure.

Les promesses du gouvernement, a-t-il déclaré, restent sans effet. La censure de Mulhouse a interdit la reproduction des griefs qui avaient été articulés contre elle à la tribune du Reichstag. Elle a menacé de ne plus autoriser même la publication des comptes rendus officiels. On continue à empêcher les réunions où doit être discutée la question des impôts.

Parlant de la discussion des buts de paix, M. Noske déclare :

« On se trompe tout à fait si l'on croit que le peuple allemand est disposé à sacrifier encore la vie de centaines de mille hommes pour réaliser de fantastiques projets de conquête. »

L'orateur a protesté contre une attaque du député Hirsch dirigée contre le président Wilson.

Il faut être reconnaissant, a-t-il déclaré, à tous ceux qui font des efforts pour hâter la venue de la paix. Le peuple allemand ne veut pas répandre tout son sang pour les valeureux guerriers de l'intérieur, mais il veut obtenir une paix, et aussi vite que possible, qui soit conforme à sa grandeur et à ses forces d'évolution.

Le docteur Gothein a pris également la parole et a apporté de nouveaux renseignements sur les abus de la censure.

LES DIFFICULTÉS DU MINISTRE DES APPROVISIONNEMENTS

GENÈVE, 31 mai. — La *Gazette de Cologne* rapporte les détails suivants sur les déclarations faites par le nouveau président du ministère des Approvisionnement von Batoeki à la commission centrale du Reichstag : « Il ne faut pas se faire d'illusions sur les résultats de nos pleins pouvoirs. Notre administration est bien investie de pouvoirs dictatoriaux vis-à-vis des autres Etats de l'Empire, mais les autres Etats doivent veiller à l'exécution. » M. von Batoeki a dit également qu'il veillera en premier lieu avec toute l'énergie possible à la juste réglementation de la graisse et de la viande et spécialement des repas populaires, pour lesquels il demandera des fonds au Reichstag.

Après la Pentecôte, le ministre rendra visite aux différents gouvernements de l'Empire, afin d'arriver à une unité complète de vues et d'exécution. Il n'accomplira donc pas sa tâche en dictateur absolu, mais veut la collaboration de tous les pouvoirs dans l'administration des vivres. Toutes les réclamations seront examinées, et, dans la mesure du possible, il y sera fait justice. Il sera distribué du travail, principalement aux femmes, dans la branche agricole. Le ministre s'arrangera avec le chancelier pour que l'administration dispose de deux grands domaines, un dans l'Allemagne du Nord et un dans l'Allemagne du Sud.

M. von Batoeki a continué en disant qu'il n'est pas de son ressort de faire importer des marchandises. Son autorité ne commence qu'à partir du moment où ces marchandises sont en Allemagne.

La deuxième restriction à laquelle il doit se soumettre est celle du commandement militaire pendant la guerre. Il est tout à fait impossible que l'autorité militaire soit soumise à une autre autorité.

LA DISETTE CHEZ NOS ENNEMIS

Le comte Tisza exhorte les Hongrois à la patience

GENÈVE, 31 mai. — Le *Nieues Wiener Tageblatt* publie une lettre que le comte Tisza a adressée à la Société commerciale de Budapest qui lui demandait de fixer le prix minimum pour les porcs.

Cette lettre contient un appel aux Hongrois pour qu'ils continuent à endurer les souffrances que comporte la disette actuelle et à résister.

Le président du conseil hongrois écrit : « Nous nous trouvons dans une forteresse assiégée et nous sommes en face d'un fait sans exemple dans l'histoire du monde; nos ennemis veulent affamer 150 millions d'hommes, femmes, enfants et vieillards, mais ce projet n'aboutira pas. Nos ennemis peuvent provoquer nos souffrances, mais ils ne peuvent pas rendre impossible notre ravitaillement en vivres. »

COMMUNIQUE ITALIEN

Nouvelles attaques infructueuses des Autrichiens

ROME, 31 mai. — Commandement suprême. — Sur les hauteurs, au nord de Ledro, et dans la zone de Riva, intenses mouvements de l'ennemi qui accentuent l'activité de ses travaux de défense.

Dans la vallée de Lagarina, dans la journée d'hier, de nouvelles et violentes attaques, préparées et soutenues par un intense bombardement de l'artillerie de gros calibre, et bravement conduites par l'ennemi, ont été repoussées; nous avons exterminé les colonnes assaillantes.

La lutte fut particulièrement acharnée au Col de Ruote où le 82^e régiment d'infanterie (brigade de Sicile) et la 207^e brigade (Taro) sont sorties, plusieurs fois, des tranchées, repoussant l'ennemi à la baïonnette.

Dans le secteur de Parubio, duel d'artillerie; nous avons repoussé une attaque dans la direction Forni-Alti.

Entre Posina et le Haut-Astico, la bataille se développe.

L'ennemi concentre des forces dans la vallée d'Astico.

Dans la matinée d'hier, nous avons repoussé une attaque dans la zone de Campigha.

Plus à l'est, l'intense concentration du feu de l'artillerie ennemie a contraint nos troupes à évacuer la position du Mont Pria-Fora.

Une contre-attaque acharnée nous a permis de reprendre les positions disputées.

Toutefois, à cause d'un violent feu de l'artillerie ennemie, nos troupes se sont légèrement repliées sur les pentes méridionales du Mont.

Sur le plateau d'Asiago, nous avons évacué le pont de Corbin et avons efficacement contenu la pression de l'ennemi le long du reste du front.

Situation invariable dans la vallée de Sugana.

En Carnie et sur l'Isone, activité intermittente des artilleurs.

On signale de hardies irruptions de nos détachements d'infanterie contre les lignes ennemies.

COMMUNIQUE RUSSE

PÉTROGRAD, 31 mai. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL

Dans la région des lacs, au sud de Dwinsk, l'artillerie ennemie a dirigé des tirs violents sur plusieurs points.

Sur tout le front, l'adversaire opère des reconnaissances aériennes nombreuses.

Un de nos avions a livré combat à un albatros ennemi qui planait au-dessus de nos lignes.

L'albatros, mitraillé et enveloppé de fumée, est tombé au nord-ouest du bourg de Baranovitchi.

FRONT DU CAUCASE

Dans la direction de Diarbékir, le 28 mai, les Turcs ont pris l'offensive du côté d'Oghnote, sur Kargabazar et une partie des troupes ennemies ont occupé Ganiret, mais nos troupes, prenant à leur tour l'offensive, ont délogé l'adversaire.

LA PIRATERIE ALLEMANDE

LONDRES, 31 mai. — Le Lloyd annonce que le vapeur *Delegarth* a été coulé.

LONDRES, 31 mai. — Le Lloyd annonce que le vapeur *Southgarth* a été coulé; 22 marins ont été recueillis.

Trois bateaux italiens torpillés

MILAN, 31 mai. — Un télégramme de Viareggio à la *Stampa* annonce le torpillage de la goélette italienne *Val-Sesia*, qui avait un chargement de soufre pour Cetta, et de deux voiliers italiens, *Rita* et *Fabricotti*, torpillés le premier près de Toulon, et le deuxième près du cap Saint-Sébastien.

LE "TIP" remplace le Beurre

dont il a l'apparence et la saveur.

Il n'est vendu qu'en pains de 500 et 250 grammes.

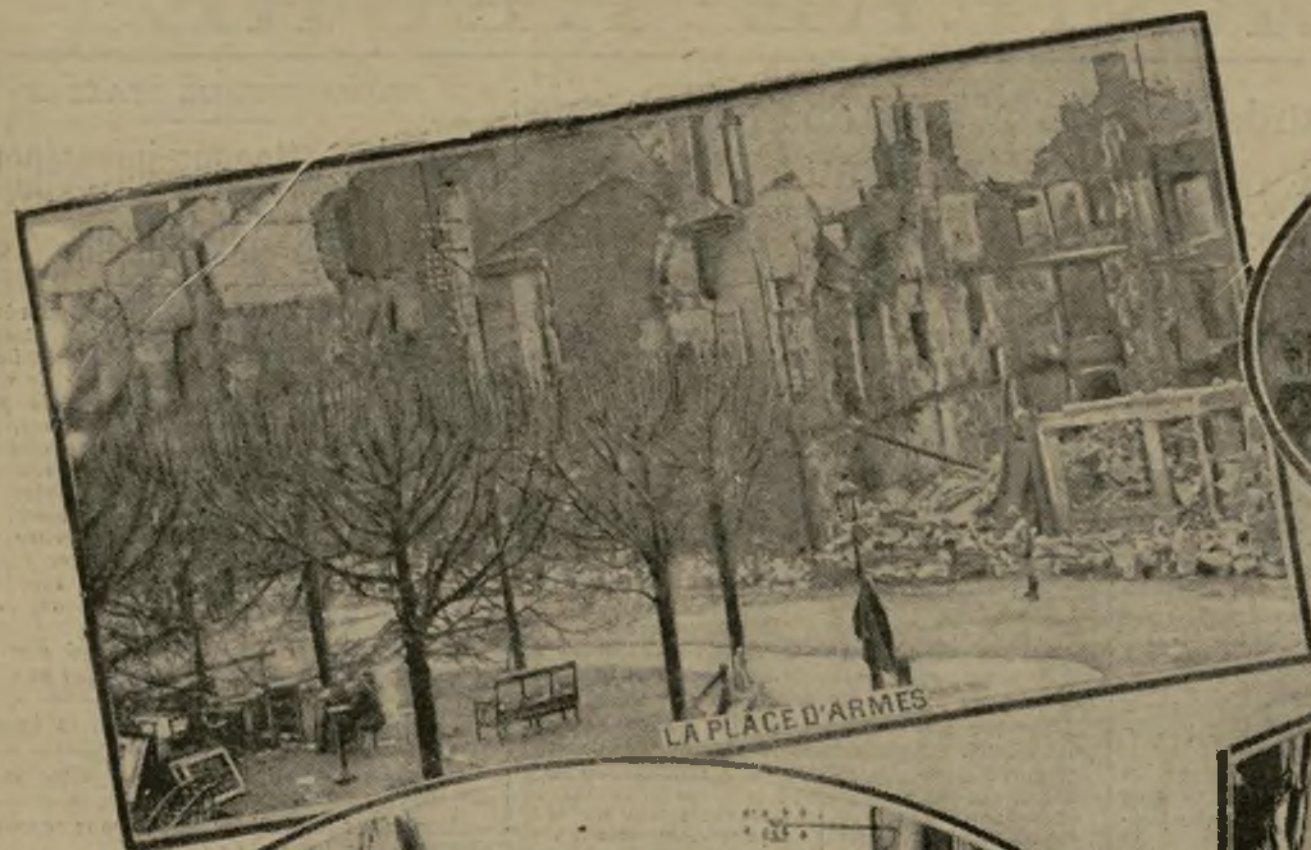
Exiger sur l'enveloppe la marque déposée « TIP ».

En vente, au prix de 1 fr. 45 le 1/2 kilo, chez tous les Marchands de Beurre et de Comestibles.

Expéditions Province franco postal domicile contre mandat: 2 kg.: 6 fr. 40; 4 kg.: 12 fr. 40.

Augusta PELLERIN, 82, rue Rambuteau, Paris

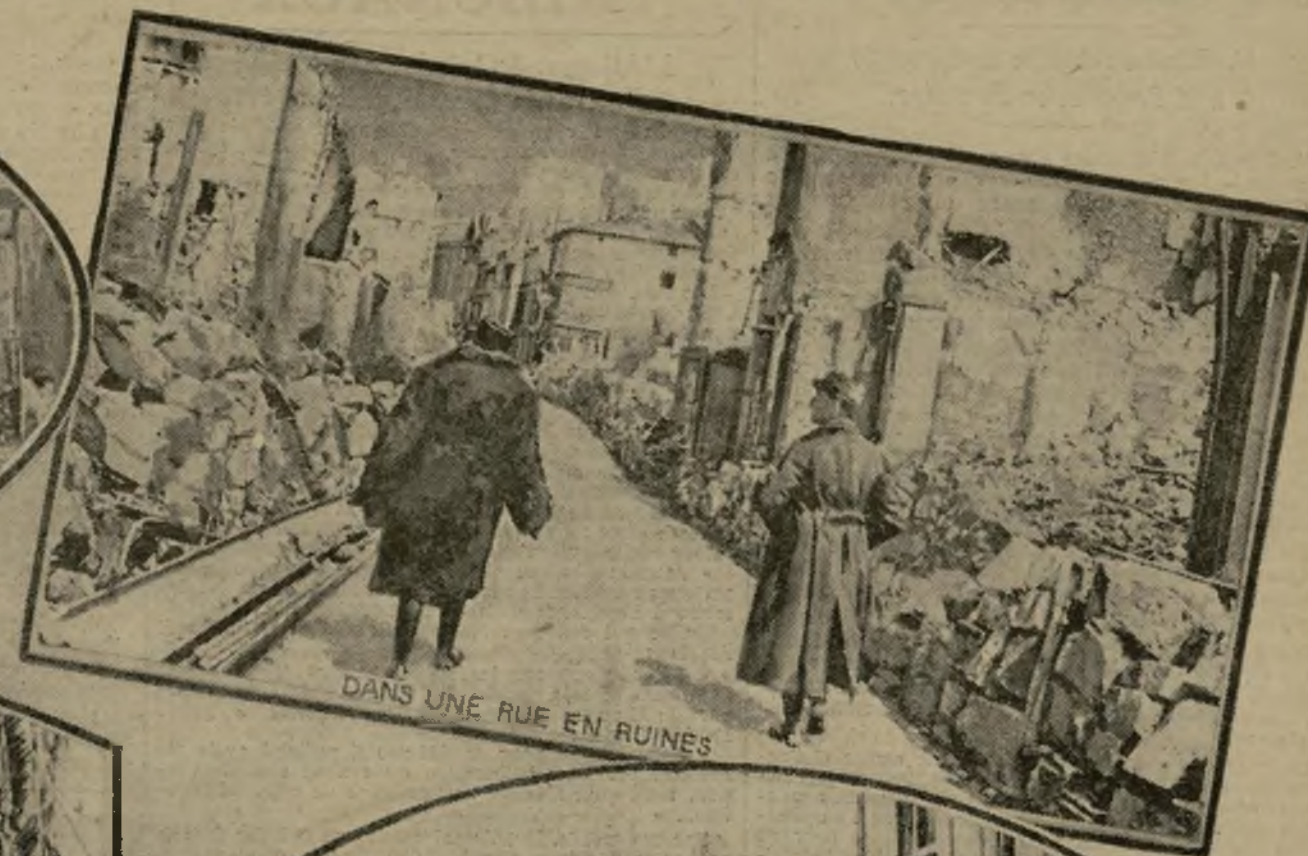
De rue en rue, dans la cité héroïque, martyre mais inviolée



LA PLACE D'ARMES



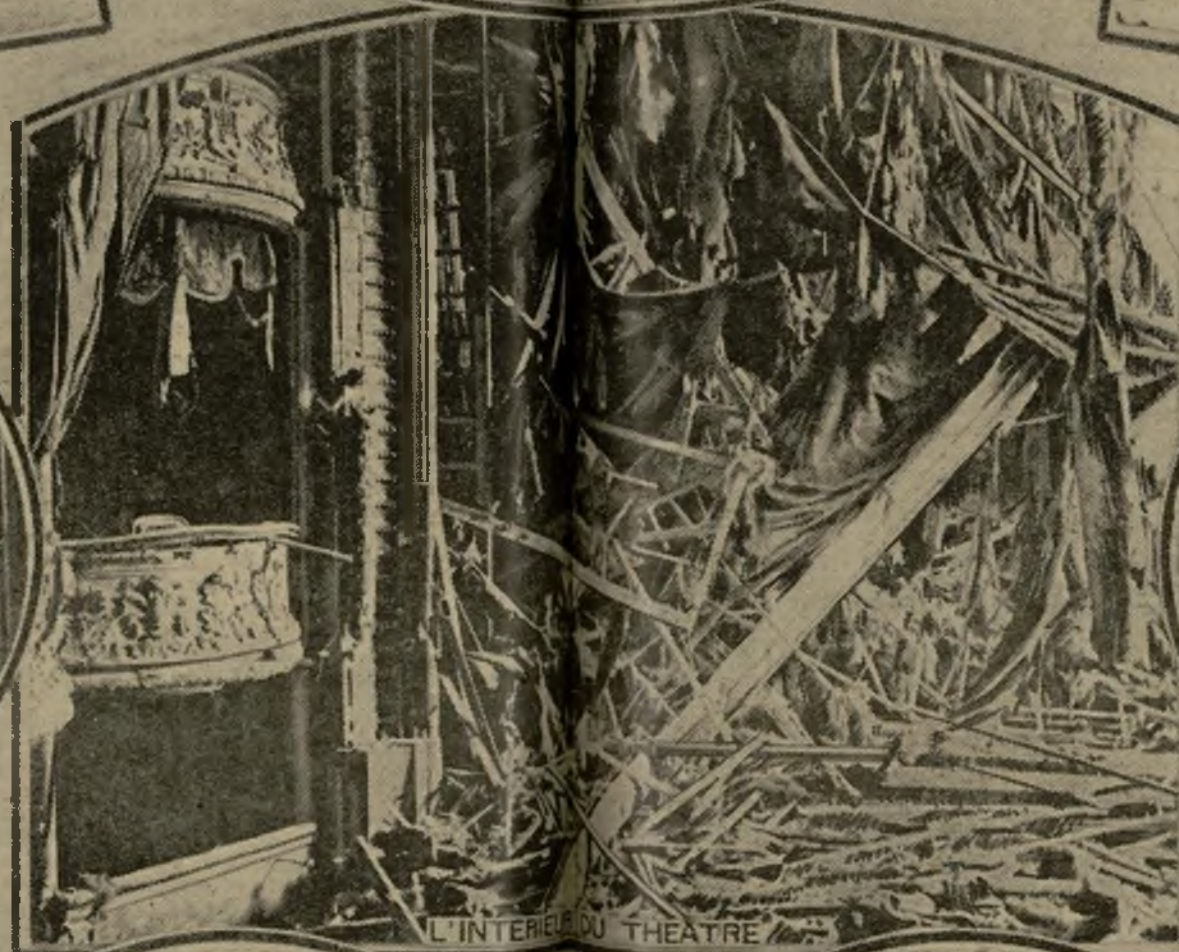
UN QUARTIER TRUIT PAR LE FEU



DANS UNE RUE EN RUINES



LA RUE HAZEL



L'INTERIEUR DU THEATRE



LES SOLDATS DEBLAYANT LES DECOMBRES



UN COIN PARTICULIEREMENT EPROUVE



UNE RUE DEBLAYEE



UNE POMPE EN BATTERIE



L'EVECHE

Incapables d'entrer dans Verdun, les Allemands ont, à distance, essayé de le détruire. L'héroïque cité a reçu, depuis cent jours surtout, une rafale presque ininterrompue de projectiles de tous calibres qui y ont multiplié les ruines. La plupart de ces obus étaient des obus incendiaires. Lancés sur des retranchements ou des positions fortifiées, ils n'auraient été d'aucun effet. C'est donc uniquement dans un but de sauvage destruction que, sur Verdun comme sur tant d'autres malheureuses villes, l'ennemi a élargi la pluie de feu et déchaîné l'ouragan de flammes.

LES NOUVEAUX IMPOTS

M. Ribot en expose la nécessité
à la Commission du budget

M. Ribot, ministre des Finances, a donné hier à la commission du budget des explications sur le projet du gouvernement en ce qui concerne les augmentations d'impôts.

Il a montré qu'on ne pouvait tout demander ni aux impôts directs, ni aux impôts de consommation et qu'il était indispensable de faire un partage équitable entre ces deux sources d'impôts. Il a développé les raisons qui ne permettent pas d'établir en ce moment une contribution de guerre sur la fortune.

« Serait injuste, a-t-il dit, de frapper d'un impôt des capitaux qui ne produisent pas de revenus ou qui ne produisent que des revenus diminués. On s'exposerait à provoquer une crise en obligeant les propriétaires de ces capitaux à les aliéner ou à emprunter à des conditions onéreuses. »

Le ministre estime donc que c'est à une augmentation des impôts sur le revenu qu'il faut demander une partie des ressources dont on a besoin.

Pour aboutir vite, le ministre a proposé d'augmenter provisoirement les impôts directs existants, à l'exception de celui des portes et fenêtres, en accordant aux contribuables qui auraient à souffrir de ces augmentations tous les tempéraments nécessaires.

La question, a dit le ministre, est de savoir si l'accord entre les deux assemblées sur les projets en cours d'examen sera assez rapide pour que nous puissions ajourner jusqu'à cet accord le vote de l'augmentation des impôts directs. Le gouvernement ne pourrait consentir à un ajournement indéfini, qui n'est certainement pas dans les intentions de la commission du budget.

M. Ribot a fourni ensuite des détails à propos de l'impôt général sur le revenu qui commence à fonctionner.

Tel qu'il est établi, a-t-il dit, cet impôt ne pèse en fait que sur une petite minorité de contribuables : 90 0/0 de l'impôt seront payés par moins de 60.000 personnes et 86 0/0 par environ 40.000. Si on veut tirer de cet impôt des ressources importantes, il faudra en élargir la base et apporter quelques remaniements qui exigent un peu de temps et compliqueront encore la tâche déjà si difficile de l'administration des contributions directes.

En terminant son exposé, M. Ribot a prié la commission, qui n'a délibéré que sur les impôts directs, de vouloir bien examiner le plus vite possible les augmentations proposées sur les impôts indirects, particulièrement en ce qui concerne l'alcool, la question étant ici, a-t-il dit, non seulement d'intérêt fiscal, mais d'intérêt vraiment national.

Après avoir entendu le ministre, la commission : Considérant que le doublement des contributions directes actuelles ne ferait qu'accroître les inégalités et les injustices ;

Considérant que la somme de 275 millions recherchée par le ministre des Finances peut être obtenue par un autre système de taxes directes ;

Considérant que le temps manque pour arriver à un accord particulièrement désirable entre le gouvernement et les deux assemblées avant le vote des douzièmes qui doit intervenir d'ici le 30 juin ;

A demandé, à l'unanimité, au ministre des Finances, de rattacher les divers impôts à la loi des contributions directes qui doit être votée avant le 15 août.

M. Ribot a dit qu'il ferait connaître sa réponse. La commission se prononcera définitivement dès qu'elle l'aura reçue.

NOUVELLES PARLEMENTAIRES

Nos prisonniers en Allemagne

La commission des affaires extérieures de la Chambre a examiné hier, de nouveau, la situation des prisonniers de guerre et confirmé ses ordres du jour précédents invitant le gouvernement à centraliser et à réorganiser d'urgence les services des prisonniers de guerre.

Elle a délégué son président, M. Georges Leygues, pour s'entendre avec le gouvernement pour constituer une commission parlementaire investie d'un contrôle effectif et permanent et du droit de provoquer toutes mesures utiles à nos soldats détenus en Allemagne.

La sous-commission des prisonniers de guerre de la commission de l'armée a entendu, de son côté, le général Verrand et M. de Panafieu, directeur du service des prisonniers de guerre, au sujet d'Orsay, sur diverses questions concernant le régime des prisonniers français en Allemagne, notamment sur les envois collectifs et individuels de pain et sur le traitement infligé à nos soldats envoyés dans des camps de représailles.

La préparation militaire obligatoire

MM. Henry Chéron, Henry Bérenger et Millès-Lacroix ont déposé sur le bureau du Sénat une proposition de loi aux termes de laquelle la préparation militaire serait obligatoire pour tous les jeunes gens ayant seize ans révolus.

Le contrôle aux armées

La commission de l'armée de la Chambre a examiné hier, la question du contrôle aux armées et entendu lecture d'un rapport du général Pédaya sur la visite qu'il veut de faire dans la zone des opérations.

TRIBUNAUX

L'Allemand Geissler condamné à trois ans de prison

La dixième chambre correctionnelle, présidée par M. Hubert du Puy, a rendu, hier, son jugement contre l'Allemand Geissler.

Tout d'abord, répondant aux conclusions de M. Jacques Bonzon, le tribunal, lui donnant acte, déclare que le dossier d'espionnage a été versé aux débats et que le dossier militaire réclamé par la défense est inconnu du ministère public.

Les inculpations relevées contre le directeur de l'Astoria étaient celles d'escroquerie et d'abus de confiance. Sur le délit d'escroquerie, le jugement, après avoir rappelé que la Société des Grands Hôtels de l'Etoile était constituée au capital de 4.700.000 francs représentés par 47.000 actions de 100 francs, s'exprime ainsi :

« Attendu que les 47.000 actions nominatives étaient aux mains des actionnaires ; que les actions au porteur dont Geissler était resté détenteur en attendant leur échange éventuel contre les actions nominatives étaient frappées d'indisponibilité et devaient rester dans la caisse sociale ; qu'enfin elles ne représentaient aucune valeur réelle puisqu'elles faisaient double emploi ;

« Attendu dès lors que leur remise en garantie aux prêteurs constituait la manœuvre frauduleuse pour faire croire à l'existence d'un crédit imaginaire... »

En ce qui concerne l'abus de confiance, le tribunal décide :

« Attendu que sur les 500.000 francs prêtés contre nantissement à la Société des Grands Hôtels, de l'Etoile par la Banque Suisse-Française, Geissler a gardé 150.000 francs ;

« Attendu que pour sa défense il prétend avoir été autorisé par une délibération du conseil d'administration, mais qu'il n'existe aucune trace de cette délibération... »

Par ces motifs, le tribunal condamne Geissler à trois années d'emprisonnement, 3.000 francs d'amende et 130.000 francs de restitution entre les mains de M. Raynaud, liquidateur de la Société.

Par contre, Geissler est acquitté du chef d'abus de confiance envers la Société de l'Hôtel Régina, ainsi qu'envers la Société Johnson et la Banque Régionale.

Pendant la lecture du jugement, qui n'a pas duré moins d'une demi-heure, Geissler, très affaibli, a larmoyé en gémissant.

Vol au chloroforme

Le 4 octobre 1915, un ingénieur, François-Benoît Knopfmacher, vingt-trois ans, entraînait, dans un hôtel de la rue Godot-de-Mauroy, une jeune femme, Yvonne Merle, dite « Renée Albert », Soudain, la saisissant à la gorge, il la chloroforma et la dépouilla de ses fourrures et de ses bijoux.

Arrêté trois mois plus tard, à l'Olympia, Knopfmacher fit des aveux. Il comparait hier, devant les assises de la Seine.

Après plaidoirie de M. Bloch, l'ingénieur a été condamné à six ans de réclusion et dix ans d'interdiction de séjour.

Où est Gilbert ?

Bien qu'on soit toujours sans nouvelles précises de la retraite de l'aviateur Gilbert — que l'on affirme dans les milieux les mieux informés n'être ni à Paris ni aux environs — il se confirme que le sympathique pilote reprendra bientôt — dans quelques jours — sa place à son poste de combat.

Ajoutons — sans accompagner la nouvelle d'aucun commentaire — que les journaux allemands annoncent que Gilbert vient d'arriver à Lyon, sain et sauf...

La resserre aux Halles

Le préfet de police fait connaître, par deux avis, les dispositions adoptées aux Halles centrales, à la suite des instructions du ministre de l'Intérieur et qui sont applicables, pour débiter, aux pavillons de la volaille et du poisson. A dater du samedi 3 juin prochain, tous les jours, de 9 heures à 10 h. 30 du matin, sauf le lundi jour de fermeture du marché, les marchandises invendues à la vente en gros de la volaille seront offertes en vente au détail à tous acheteurs.

En aucun cas, le prix de vente ne pourra être supérieur au cours de gros le plus bas obtenu le matin pour chacune des qualités de marchandises.

Ce prix sera relevé et affiché sur le marché par les soins du représentant de l'administration.

Sont seuls exceptés de ces dispositions les animaux vivants et les arrivages en retard livrés aux pavillons après 8 h. 30.

Les mêmes dispositions ont été prises pour les marchandises invendues à la vente en gros du poisson, exception faite pour le poisson vivant, les escargots, les salaisons et les arrivages en retard livrés aux pavillons après 9 h. 30.

Un obus allemand repêché en Seine

Dans l'après-midi d'hier, vers 3 heures, un scaphandrier qui vérifiait les piles du pont Notre-Dame a trouvé un obus allemand qu'il a remonté à la surface. Cet engin, qui était chargé et muni d'une poignée, a été transporté au Laboratoire municipal.

On suppose qu'il a été jeté par les Allemands lors du raid des faubourgs qui a été effectué au mois de septembre 1914.

Ayuntamiento de Madrid

Les délégués russes à Lyon

LYON, 31 mai. — Les délégations du Conseil de l'Empire et de la Douma de Russie ont assisté, hier, à un déjeuner offert en leur honneur par M. Charles Cabaud, consul impérial de Russie à Lyon. Aux côtés de M. Cabaud, on remarquait toutes les autorités civiles et militaires, les membres du corps consulaire de tous les pays alliés et les chefs de toutes les grandes industries lyonnaises.

Au moment des toasts, M. Berniol, sénateur et maire de Lyon, a salué les délégations, leur souhaitant la bienvenue dans la ville de Lyon qui les accueillait en amis et en frères.

M. Cabaud a remercié les membres du Conseil de l'Empire et de la Douma d'avoir accepté son invitation. Il a rappelé l'accueil enthousiaste que les Lyonnais firent, il y a 23 ans, à l'amiral Avellan et à ses marins.

D'ailleurs, a-t-il dit en terminant, nous frissonnons de joie en pensant au beau jour qui verra flotter sur les monuments de nos grandes villes de Paris à Pétersbourg, de Lyon à Moscou et de Londres à Rome, les drapeaux alliés unis dans la victoire comme ils le sont aujourd'hui dans les combats. Je lève mon verre à la victoire prochaine. « Vive la France ! Vive la Russie ! »

M. le professeur Alexandre Wassiliéf et M. le chambellan Wladimir Gourko ont ensuite pris la parole pour exprimer leurs sentiments d'admiration pour la France.

A deux heures, les délégations sont parties pour Saint-Chamond où elles visiteront les usines travaillant pour l'armée.

M. Lucien Poincaré à Tarragone

BARCELONE, 31 mai. — M. Lucien Poincaré est allé aujourd'hui à Tarragone. A son passage à la gare de Sitges, toute la population, le maire en tête, l'a acclamé longuement.

Des brassées de fleurs avec des rubans aux couleurs françaises et espagnoles ont été offertes à M. Poincaré. Un frère de la Doctrine chrétienne français a adressé une vibrante allocution qui a été acclamée. Le train s'est ébranlé au milieu d'une ovation indescriptible.

A Tarragone, M. Lucien Poincaré, accompagné de M. Gausson, consul général de France à Barcelone, a été reçu par M. Merillon, agent consulaire, et par toute la colonie française.

Pendant la visite de la ville, la population a prodigué des marques de sympathie affectueuses.

L'Institut des Etudes Catalanes de Barcelone a annoncé à M. Lucien Poincaré qu'il faisait don au musée du Louvre, en signe de reconnaissance, de la splendide collection de céramiques ibériques, datant du troisième siècle, qui ont été trouvées dans des fouilles faites à Barcelone.

Le Plus Puissant
FORTIFIANTS



dont l'emploi est indispensable pendant les chaleurs pour combattre le manque d'appétit et des forces.

VIN DE VIAL

Quina, Viande
Lacto-Phosphate de Chaux

Convient aux Convalescents, Valétards, Femmes, Enfants et toutes personnes faibles et délicates.

DANS TOUTES PHARMACIES

"EXCELSIOR" RETRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale	Les événements locaux
La vie artistique	La vie économique
Les procès importants	Les sports
Les accidents graves	Tous faits pittoresques

LES CONTES D'EXCELSIOR

"Ceux de la nuque"

XVII

LE CAPON

Chez Madame de Limeuil.

M. d'HORTY (au colonel d'Antrin qui se dirige vers la sortie). — Comment, vous partez déjà, Colonel! Je croyais que vous veniez d'arriver?...

LE COLONEL D'ANTRIN. — En effet, mais je suis encombrant avec mes deux cannes... et même attristant...

HORTY. — Vous?... Allons donc! Vous êtes magnifique! et votre vue serait capable de donner du cœur au ventre à tous ceux-là... (Geste vague.)

LE COLONEL. — Je ne le crois pas... et je vous dirai même que c'est au moins autant parce que je me sens tout dépaycé au milieu d'eux que je file... Après vingt-deux mois de guerre, on a une autre mentalité que... (Il cherche un mot.) que...

HORTY. — Que ceux de la nuque? Ah! oui!... heureusement... Toutefois, ne croyez pas, Colonel, que ceux-ci représentent la mentalité de la nuque tout entière... Non... C'est dans la nuque chic surtout qu'il est de bon ton d'être pessimiste... et dans la nuque riche aussi... Mais vous trouveriez, ailleurs qu'ici, de braves gens qui sont pleins de confiance sincère dans l'armée, et qui ne croient pas utile de bêcher les grands chefs et de prédire un désastre final...

LE COLONEL. — Evidemment ceux-là doivent exister... mais je ne les rencontre pas... Et je suis terriblement écœuré de ce que je vois et de ce que j'entends... Dites-moi donc quelle est cette femme étrange habillée en religieuse d'opérette?... C'est la seconde fois que je l'aperçois chez Madame de Limeuil...

HORTY. — Je ne sais pas... je suppose que c'est une quelconque aventurière... qui s'appelle, ou du moins qui signe, Iseult-Morgane, baronne d'Alba de La Démolition... mais dont le véritable nom doit être Rachel Cologne, ou Rebecca Dusseldorf, ou Berlin...

RISSETTE (Robe de taffetas blanc infiniment courte et presque décolletée). — Colonel! Je vais vous présenter à une amie à moi qui a une faveur à vous demander... (Elle fait signe à Iseult-Morgane, qui s'approche.)

HORTY (bas au colonel). — Pataugas!...

RISSETTE (à Iseult-Morgane). — Le colonel d'Antrin... un héros... Colonel, la baronne de La Démolition... qui a une requête à vous présenter.

ISEULT-MORGANE (Majestueuse, languissante et précieuse à la fois sous ses voiles). — Colonel... nous donnons une fête... une belle fête de charité pour nos chers blessés... La comtesse Kleberig... (Mouvement du colonel) veut bien nous prêter le magnifique jardin de son splendide hôtel... Mais, à cette fête, il manque, pour être complète, une musique militaire... J'ai vainement frappé à toutes les portes... Alors, je viens vous demander de vouloir bien nous prêter la musique de votre régiment... (Horty rit.)

LE COLONEL (agacé). — Mon Dieu, Madame, la musique de mon régiment... ce qu'il en peut rester... est quelque part du côté de Verdun, je présume...

ISEULT-MORGANE. — Ah!... comme c'est regrettable!... Et vous ne voyez pas une autre musique qui...

LE COLONEL. — Non, Madame... pas la moindre musique... Tout mon respect... (il salue et pivote sur ses cannes.)

HORTY. — Mon pauvre colonel!... (il rit.) Et le passage qui est bouché à présent... (il montre des dames qui viennent de s'asseoir en demi-cercle devant la porte en buvant du thé ou mangeant des glaces.) Il n'y a pas!... il faut les entendre glousser!...

M^{me} DE LAVALLÉE-D'ANGE. — Oh!... Le colonel qui est debout!... (Elle se lève.) Prenez donc mon fauteuil, Colonel!...

LE COLONEL. — Mais, Madame, jamais de la vie!... je m'en vais, d'ailleurs!...

RISSETTE (tenace). — Non... non!... (Elle va pour avancer un fauteuil. Horty se précipite.) C'est ça, Monsieur d'Horty... faites asseoir le colonel...

LE COLONEL (horripilé). — Mais je... (Il se décide à s'asseoir. Horty reste debout.)

RISSETTE. — Tenez!... justement, Colonel, vous allez venir à mon secours!... J'ai une discussion avec le général Paillar... Où est-il passé, le général Paillar?...

LE GÉNÉRAL (qui causait avec Pierre de Garde un peu à l'écart). — Je suis là, Madame!... Qu'y a-t-il?...

RISSETTE. — Il y a que vous m'avez dit tout à l'heure qu'il n'y a pas de soldats vraiment capons...

LE GÉNÉRAL. — Pardon... je ne vous ai pas dit ça, Madame... Je vous ai dit... ce qui n'est pas du tout la même chose... que je n'en ai pas rencontré...

RISSETTE (convaincue). — Ça me renverse!... Et je voudrais savoir si le colonel d'Antrin est dans le même cas que vous...

LE COLONEL. — Hélas! non!... Moi, j'ai rencontré un soldat qui était capon... c'est-à-dire un officier... Je n'en ai rencontré qu'un seul... mais qui en valait plusieurs... Ah! le cochon!... Pardon!... mais quand j'y pense...

LA BELLE MADAME TREILLE (ravie). — Oh! racontez! racontez-nous! Ça va être amusant!...

LE COLONEL (écauré). — Amusant... ça dépend des goûts!...

RISSETTE (Elle fait des signes au vicomte de Paroly qui entre). — Prenez une chaise... et écoutez... On va nous raconter une histoire...

LE VICOMTE DE PAROLY (Sa tête habituelle de grand blessé, uniforme correct. Il se fait tout petit parce qu'il aperçoit le général Paillar). — Merci... ne vous occupez pas de moi!... (Il s'assoit derrière un groupe qui lui masque complètement le colonel d'Antrin.)

LE COLONEL. — Oh! mon histoire n'est pas longue... Nous étions dans un petit village, et nous venions d'être repérés par l'ennemi... qui nous arrosait de mitraille... Une partie de mon bataillon occupait le haut du village... Dans ce coin, une brave femme, la mère Frampin, une vieille (un léger mouvement se produit derrière le cercle des dames) qui n'avait jamais voulu être évacuée, comblait les hommes de douceurs... du pain blanc, qu'elle allait dénicher je ne sais où... des fruits, du café, et un petit vin de Moselle exquis dont sa cave était pleine... Je l'avais attrapée déjà au sujet de ce vin dont les hommes abusaient... Et quand elle soulevait l'énorme trappe qui fermait sa cave, à deux pas de sa maison, je lui avais crié plusieurs fois : « Non! Non! Non! mère Frampin!... Assez!... ne descendez pas à la cave! » Ce jour-là, au moment où il pleuvait littéralement de la mitraille, je l'aperçois au bord de sa trappe... qui regardait le paysage avec sérénité... Je lui dis : « Vite, vite, cette fois, c'est le cas de descendre à la cave! » Et comme elle ne se pressait pas assez à mon gré, je soulève la trappe, et je prends la vieille par le bras pour la faire aller plus vite... A ce moment-là, paraît une espèce de chose hurlante qui se tâtait, courait, s'arrêtait pour se palper encore en geignant : « Je suis touché... Je suis sûr que je suis touché!... » mais qui courait comme un lapin et n'était pas touché du tout!... C'était, je crois, un lieutenant d'infanterie... Il arriva, toujours courant éperduement, vers l'ouverture béante où je m'occupais à engouffrer la providence de mes hommes... et, pour passer plus vite, la repoussa avec une brutalité inouïe... Je n'y ai pas tenu... je lui ai envoyé une bourrade qui l'a fait tomber la tête la première au fond de la cave... Ça a fait un bruit mou... Et après, j'ai poussé aussi la mère Frampin... sans la faire tomber, j'espère... mais, d'ailleurs, ce capon lui aurait servi dans tous les cas de matelas...

RISSETTE (qui est un peu rouge). — Et puis?...

LE COLONEL. — Et puis, je n'ai jamais revu ni l'un ni l'autre, parce que, en reprenant la corne du village, j'ai reçu l'éclat d'obus qui m'a si bien accommodé...

RISSETTE (qui est encore plus rouge). — Il est peut-être mort?...

LE COLONEL. — Qui ça?... le capon?... Allons donc!... Est-ce que ça meurt, ces drôles-là?...

RISSETTE (avec hésitation). — Est-ce que... est-ce que vous vous rappelez le nom du village?...

LE COLONEL. — Ah! fichtre oui, je me le rappelle!... (Coup d'œil furtif sur ses jambes.) C'est, ou plutôt c'était, Joli-Cœur... (Mouvement de Rissette.) Vous le connaissez?...

RISSETTE (très troublée). — Moi... non!... Comment le connaîtrais-je?...

LE COLONEL. — C'est ce que je me demandais...

RISSETTE. — Est-ce que vous... vous le reconnaissez?...

LE COLONEL. — L'homme?... Oh! probablement non!... Je n'ai vu qu'une figure blême, convulsée... des yeux dilatés... une pauvre chose amorphe et piteuse...

ISEULT-MORGANE (continuant un récit commencé au général Paillar qui l'écoute sans intérêt). — ...Ce général prussien ne l'est d'ailleurs pas complètement... il est mi-Français, mi-Allemand, mi-Anglais...

LE GÉNÉRAL. — ...!... !... !...

Gyp.

THÉÂTRES

"LA CHARRETTE ANGLAISE" EST UN SUCCÈS POUR LE GYMNASÉ

Pendant de nombreux mois, une foule d'auteurs pleins de bonne volonté ont haussé le ton et forcé leur talent pour donner au verbe et au geste un intérêt qui n'appartenait qu'à l'action. On a fini par comprendre que le grand spectacle patriotique ne pouvait avoir une scène à Paris et toutes ces exagérations condamnables ont été rejoindre les vieilles lunes et les inactualités. La verve parisienne tend à redevenir elle-même, c'est-à-dire à reprendre ses qualités un peu railleuses, ironiques, mais d'un clair bon sens et d'une belle humeur où se condense le sage, le robuste esprit français.

MM. Georges Berr et Louis Verneuil, en veine de légère observation et d'amusante critique, ont donc fait une comédie-vaudeville pour réagir contre de trop faciles exaltations, et le public, acceptant avec joie leurs boutades, leur hardiesse spirituelle et leurs propositions paradoxales, a manifesté son sentiment sincère par des rires spontanés et des bravos réfléchis.

Sans doute, la *Charrette anglaise*, au galop d'un cheval emballé, s'engage sur une voie où l'on peut craindre de la voir verser, mais le bagage de situations comiques qu'elle comporie assure sa stabilité.

Cette pièce pimpante, alerte, toujours en mouvement, réunit une excellente interprétation en tête de laquelle M. Harry Baur se dépense avec une grande activité civile et une grande indolence militaire. M. Henri Defreyne, que l'on prend un instant pour un héros, arrive au sentiment du devoir par des chemins qui auraient pu l'en éloigner davantage. M. Gaston Dubosc est un héros authentique autant qu'inquiet, et M. Maurel est impayable. Mlle Jane Daujou, en jeune fille à marier; Mme Louise Marquet, en mère de famille cornélienne; Mlle Renée Rysler, en dansense de music-hall, complètent une action qui va de la caricature à la bonhomie. Marquons ce jour d'une petite pierre précieuse.

Le Parisien a retrouvé ce joyau aux mille facettes qui s'appelle l'esprit de Paris, et le plus sceptique professe que tous les rires sont superbes qui sont un signe de santé. — PIERRE BOISSIE.

Olympia. — Aujourd'hui, à l'occasion de l'Ascension, grande matinée et soirée du merveilleux spectacle qui triomphe depuis vendredi. Dernières représentations de *Marcelle Yrven* et sa troupe, du *trio Lara*, des cyclistes comiques *Campbell et Wenden*, des *Gerald's Girls*, d'*Amélie*, d'*Ripol*, d'*Helène de Verneuil*, etc. Egalement au programme, l'excellente danseuse *Gaby Montbreuse*, le joyeux *Bruel*, les *divs* *colombes Flying Danward's*, et le fameux et réputé comique anglais *Carlton*, dont le succès est toujours grandissant.

JEUDI 1^{er} JUIN

La matinée

Comédie-Française. — Relâche.
Opéra-Comique. — Relâche.
Odéon. — Relâche.
Théâtre-Lyrique. — A 2 h. 15, les *Noces de Jeannette*, la *Fille du régiment*.
Même spectacle que le soir : Apollo, 2 h.; Gymnase, 2 h. 15; Bouffes-Parisiens, 2 h. 15; Châtelet, 2 h.; Gaîté-Lyrique, 2 h. 30; Gymnase, 2 h. 30; Grand-Guignol, 3 h.; Porte-Saint-Martin, 2 h. 15; Théâtre Michel, 2 h. 30; Palais-Royal, 2 h. 30; Renaissance, 2 h. 30; Variétés, 2 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia. — (Voir programme soirée.)
Gaiety-Palace. — A 2 h. 30. (Voir programme soirée.)
Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (21, Bd des Italiens). — (Voir programme soirée.)
Cinéma-Pathé (à côté des Variétés). — (Voir programme soirée.)
Tivoli-Cinéma. — A 2 h. 30. (Voir programme soirée.)
Folies-Dramatiques-Cinéma. — (Voir programme soirée.)

La soirée

Comédie-Française. — A 8 heures, *Psyché*, 3^e acte du *Cid*.
Opéra-Comique. — A 8 heures, *Sapho*.
Odéon. — A 8 heures, *Tricouche et Cocolot*.
Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *Papillon dit Lyonnais le Juste*.
Ambigu. — A 8 heures, la *Femme X...*
Apollo. — A 8 h. 15, la *Démolition du Printemps*.
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *Polash et Perimilien*.
Capucines (161, 163-165). — Réouverture en septembre.
Châtelet. — Matinée jeudi et dimanche, 2 heures. Soirée jeudi (Ascension), samedi et dimanche, 7 h. 50, les *Exploits d'une Petite Française*.
Gaîté-Lyrique. — A 8 h. 15, *Cœur de Française*.
Grand-Guignol. — A 2 h. 30 et 8 h. 40, le *Château de la Mort lente*.
Gymnase. — A 8 h. 50, la *Charrette anglaise*.
Théâtre Marigny. — A 8 h. 30, la *revue*.
Théâtre Michel. — A 8 h. 30, *Une nuit aragonaise*. A 9 h., *Paris*.
Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, la *Rivière*.
Palais-Royal. — A 8 h. 30, le *Veilleur de nuit* (Sacha Guitry, Charlotte Lysès), *Chez les Benoiton*. Matinée jeudi et dimanche.
Renaissance. — A 8 h. 30, l'*Hôtel du Libre Echange*.
Triadon-Lyrique. — A 8 h. 15, les *Mouquequiers au couvent*.
Variétés. — A 8 h. 30, la *Belle de New-York*.
Vaudeville. — A 8 heures, *Jules César*. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Central 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30 : *Carlton* et ses *satellites*; *Marcelle Yrven* et sa troupe. Vingt vedettes et attractions.
Gaiety-Palace. — A 8 h. 30, les *Mariés d'un jour*; l'*Angleterre est prête*; le général *Gouraud* passe en revue des troupes russes. Loc. 4, rue Forest, de 11 à 17 h. Téléph. Marcadet 16-73.
Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (21, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.
Omnia-Pathé. — Télégraphie sans fil, l'*Homme n'est pas parfait* (comédie), *Rigadin l'échappe belle* (Prince). Actualités militaires.
Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.
Tivoli-Cinéma. — S. O. S., *Télégraphie sans fil*, le *Captaine Courtouille*, *Harem algérien*.

SITUATIONS

Brochure envoyée franco
FIGUIER rue de Rivoli 63, Paris.

Les pages de Madame

CAUSERIE FEMININE



Les jeunes veuves

Ces jours derniers, j'ai reçu de ma pauvre petite cousine Marie une lettre navrante.

Marie a vingt-six ans et deux jeunes enfants. Mais, hélas! elle fait partie des centaines de milliers de Françaises qui ont eu la glorieuse douleur de voir tomber leur mari pour la patrie.

Depuis sa grande épreuve, Marie est retournée vivre chez ses parents. Sa situation de fortune, bien amoindrie, la lui conseillait et aussi ce désir enfantin d'être choyée que l'on éprouve quand on souffre. Comme lorsqu'elle était petite fille, elle est allée se blottir dans les bras maternels pour y chercher l'appui, l'affection, le refuge contre une vie qui trahissait tant d'espérances.

Et avec une tendresse renouvelée et déçue la mère a accueilli l'oiseau blessé qui revenait au nid et les deux petits orphelins : trois enfants au lieu d'un, dont elle a repris possession avec une joie despotique et jalouse.

Mais Marie a aimé, a vécu, a souffert; ce n'est plus une âme de petite fille qu'elle apporte à sa mère : c'est une âme de femme. Et je vois bien, d'après la lettre de Marie, que ma bonne tante a le tort de ne pas le comprendre.

« Pour elle, m'écrit ma jeune cousine, j'ai recommencé d'avoir dix ans. Je ne suis plus que l'aînée de mes propres enfants. Mes actes, quels qu'ils soient, mes pensées mêmes, devraient être réglés comme leurs jeux et soumis au contrôle de maman. »

« Je sais bien que c'est preuve de sollicitude de sa part lorsqu'elle s'inquiète de me voir inactive et songeuse. Mais ne pourrait-elle pas comprendre que si mes enfants et moi nous sommes tout pour elle, eux et elle ne sont pas, hélas! tout pour moi. »

« C'est surtout l'appréhension de l'isolement qui m'a ramenée à la maison. Et je m'aperçois maintenant combien il serait doux de me retrouver quelquefois seule avec mes souvenirs. »

« Je n'ai même pas ce loisir de pouvoir entretenir vivante en moi une mémoire adorée. Maman, avec les meilleures intentions du monde, me dit sans cesse : « Console-toi; distrais-toi; pense aux enfants. »

« Et certes, j'y pense. À mes chers petits bien-aimés, et je m'inquiète déjà de leur avenir. Mais cet avenir, qu'avec leur pauvre père nous avions déjà envisagé, devient une nouvelle source de divergences entre ma mère et moi. Pour cela encore je ne devrais avoir d'autres idées et d'autres goûts que les siens. »

« Alors cette abdication perpétuelle, dans les petites, les moyennes et les grandes questions, me devient une souffrance. Et sur mon immense douleur se greffe le regret de la douce liberté que j'ai connue, du foyer où je régnerais en maîtresse et de tous les projets qu'il fut si doux de former à deux. »

Pauvre petite Marie! comme je la comprends, moi! Je lui ai répondu tout de suite pour renouveler sa provision de courage et de patience. Mais je lui ai promis de faire mieux encore : j'irai voir ma tante et j'essayerai bien doucement et respectueusement de la chapitrer. C'est une femme

excellente sous des dehors un peu autoritaires, et comme elle me tient en grande estime elle m'écouterait certainement.

Pourtant, je ne garde pas de trop grandes illusions sur le succès de mon ambassade. Aussi bonnes, aussi tendres qu'elles soient, les meilleures mères peuvent se refuser à constater que leur amour peut se tromper. Et je suis per-

suada que ma tante poussera les hauts cris lorsque je lui aurai dit :

« Marie n'est plus pareille à l'enfant que vous avez élevée. Elle a des goûts, des façons d'agir et de penser qui ne lui viennent pas de vous mais de son mari. Elle l'aimait; son souvenir lui est très cher; c'est donc folie d'espérer qu'elle oubliera son influence pour subir à nouveau la vôtre. »

« Marie doit donc rester libre de diriger sa vie et celle de ses enfants, ainsi que son mari et elle l'ont souhaité. Si, en cela, elle ne se conforme pas à vos propres souhaits, la sagesse est de vous taire. Dites-vous que si le père avait vécu vous n'auriez sans doute point voix au chapitre. Et si vous voulez que votre fille vive, au moins paisible, auprès de vous, évitez-lui les conseils et les blâmes à tout propos. »

« Et puisqu'en outre elle pleure sur un foyer détruit, moltez autour d'elle assez de liberté pour



lui laisser l'illusion de se croire chez elle, qu'elle puisse aller et venir, voir ses amies sans avoir à répondre à vos incessantes questions. Ne jalousez pas sa vie intime avec ses petits enfants, pas plus que sa façon de les élever ne doit être critiquée. Tout a tellement changé, ma tante, depuis votre jeunesse à vous!

« Je sais bien que, même en faveur d'une fille passionnément chérie, il est pénible de sacrifier ce que l'on croit être le fruit d'une longue expérience. Mais puisqu'il faut que l'une de vous deux s'incline devant l'autre, permettez-moi de vous dire que c'est l'enfant si cruellement éprouvée qui a droit à toutes les consolations et à toutes les facilités de la vie. »

Voilà ce que je compte déclarer à ma tante. Et si je sais faire vibrer suffisamment la corde de son amour maternel, peut-être, malgré tout, arriverai-je à rendre la vie supportable à cette pauvre petite Marie.

Madeleine de R...

Correspondance

Marie-Rose. — Pour vos cheveux, je vous renvoie à l'article de jeudi dernier. Pour vos yeux, achetez une collure, remplissez-la aux deux tiers d'eau bouillie et quelques fois d'eau de rose et renversez-la sur vos yeux, de manière qu'ils soient bien baignés. Ne les touchez jamais, ne les décollez qu'en les tamponnant avec de l'ouate que vous jetez chaque fois. Traitez d'abord vos boutons avec des dépuratifs énergiques, puis nous verrons.

Jeanne R... — Je cherche la recette demandée. Je compte vous la donner jeudi prochain.

Mme A. S... — Enduisez vos ongles de vaseline, puis repoussez doucement les chairs avec une petite spatule de bois ou d'ivoire entourée d'ouate. Pas avec les ciseaux, ils noircissent l'ongle.

L. L... — Des ablutions très chaudes, des massages. Nous en parlerons plus longtemps un jour prochain.

Pierres précieuses. — Tous nos regrets, mais cela ne nous intéresse pas.



Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'à x demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

MARTINE ET SYLVIE

DOIT-ON?...

— Bonjour, Sylvie.

— Bonjour, Martine. Habillée... vous sortiez ?... Et moi qui venais pour passer la soirée avec vous!

— Vous arrivez bien. J'ai pris une baignoire pour l'Opéra-Comique. Je vous emmène.

— Au théâtre, en temps de guerre ?... Tandis que nos maris se battent et sont peut-être blessés... Y pensez-vous ?

— Bien entendu, j'y pense, petite Sylvie. Mais votre mari ne vous a-t-il pas dit devant moi : « Prends un peu de distraction. Sois. Va au théâtre. » ?

— Oui. Mais je n'en ai pas le cœur. Alors qu'une réalité si terrible nous entoure et nous étreint, je m'imaginais mal des gens habillés de falbalas et qui représentent, chantent et mimant une fiction, si charmante fût-elle. Je m'imaginais moins encore d'autres gens assemblés pour les écouter et qui, tandis que leurs frères ou leurs époux peinent et souffrent, pâment aux coralises d'une chanteuse. Je ne veux même pas évoquer le public moins digne encore qui rit et ovationne aux grosses choses de café-concert... Quant au cinématographe!...

— Anstère Sylvie, j'abandonne à votre indignation vos lieux où règnent le calembour, la gaieté équivoque, et où la censure laisse encadrer par deux danseuses légères un couplet patriotique recité par celui-là même qui tout à l'heure représentait un Ménélas qui n'avait rien d'homérique... Mais n'a la Comédie-Française ne joue-t-on pas — quelquefois! — *Horace* ou *le Cid*, qui exaltent les vertus héroïques et versent la foi patriotique au cœur des citadins ?

— On y joue des œuvres moins graves.

— Et pourquoi pas, si leur gaieté est de bon aloi ? Voyons, petite Sylvie, voilà bientôt deux ans de guerre. Mais si toutes les femmes avaient passé leurs jours dans la mélancolie, voyez-vous la belle génération de neurasthéniques que nous donnerions à la France ? C'est de notre devoir d'entretenir notre



bonne santé. Et la gaieté, c'est l'hygiène du cœur, des nerfs... du moral, qu'il!

— ... Le théâtre!...

— Eh quoi!... le « théâtre »... c'est après tout une manière de temple...

— Un temple qui ne devrait pas avoir de fidèles en ce moment.

— Entêtée!... Si le théâtre devient un temple du patriotisme!...

— Du patriotisme?

— Oui. La conservation de l'art français, des Lettres françaises, de l'esprit français, c'est le patriotisme de ceux qui ne se battent pas!! C'est la France de demain, de toujours, car la guerre, c'est l'exception...

— Soit, je lis nos poètes. Je vais aux musées — s'ils sont ouverts!...

— Et il faut aller au théâtre, ne fût-ce que pour avoir un prétexte à s'habiller. Car la mode, le bon goût, l'élégance, c'est très français aussi, ça. C'est d'un patriotisme très féminin. Allons, Sylvie, mettez votre robe Directoire, ou Empire... second Empire. Et venez entendre *Manon*...

— *Manon*?...

— Musique, auteurs et atmosphère français...

— Si je mettais une robe... vous savez, cette robe...

— Mais oui, celle-là, justement, Sylvie... Allons entendre *Manon*...

Huit heures sonnent.

M. G.-M.

Les pages de Madame

Croquis de la Semaine



LES ROBES DE JERSEY

Quelques femmes, l'été dernier, arborèrent les premières robes de tricot; c'était alors une innovation qu'on remarquait et une fantaisie qui restait dans le domaine des très élégantes. Cette année, on remarque plutôt celles qui n'en portent point. Toutes les femmes ont une robe ou un tailleur de jersey; les couturiers en font encore pas mal, et les grands magasins en font déjà beaucoup. C'est, en tout cas, un caprice pas très coûteux à satisfaire, et l'on trouve partout à acheter au mètre du tricot de laine ou de soie. En général, les robes de jersey coûtent moins cher qu'une robe de serge. Mais comme ce sont des robes très souples sans aucune « tenue », je pense qu'elles doivent être aussi d'un moins bon usage. N'importe, c'est une mode agréable. Portons donc du tricot pendant qu'on trouve cela joli! Peut-être un jour trouverons-nous que ce tissu n'est bon qu'à faire des vêtements de sport!

Maintenant, peut-on dire que la mode veut ces robes de tricot en pleins mois de mai et de juin garnies de fourrure de teinte assortie? C'est un peu excessif; mais, en tout cas, cela donne un peu de « maintien » à une étoffe extrêmement molle. Le marabout, plus léger, donne un peu le même effet, mais il ne peut se mettre qu'avec du tricot de soie. En tout cas, les grands cols carrés en lièvre, en taupe ou en loutre sont absolument ridicules. Que mettra-t-on alors en décembre?... Tout le monde a sa robe de tricot; donc, pas grande variété dans le tissu. En soie, il peut être plus ou moins fin; en laine, il est toujours à peu près le même. Quant aux teintes, gris, suède et bleu, clair ou foncé, blanc et rose pour la campagne ou la mer, ce sont les seules en vogue.

Le premier modèle croqué à gauche est en tricot de soie suède; la jaquette-blouse simule un amusant effet de capuchon bordé d'un rouleau de marabout d'un ton un peu plus foncé. La même fourrure se retrouve au bas de la basque et de ces manches assez bouffantes qui sont une des nouveautés de la saison. Un étroit ruban au cou et à la taille garde un aspect très souple à l'ensemble.

Le second croquis est celui d'une robe en jersey de laine vieux bleu, la ceinture à plis ronds, les poches ourlées de galons de cuir et les boutons de cuir lui laissent un cachet d'élégante simplicité.

Voici ensuite une gentille robe de tricotine de soie teinte sable, garnie de grosses ganses terminées par des glands cerise; ces ganses bordent l'encolure, dessinent la ceinture et cerclent la jupe; un rien de soutache cerise souligne les contours.

Le dernier modèle est un tailleur correct à veste plissée serrée dans une ceinture. Il est en tricot de laine gris ardoise; une légère broderie de laine d'un ton soufre égale les poches, les revers et le bas de la jaquette au-dessus de la ceinture!...

Jeanne Farmant.

22 Printemps. — Si vous craignez d'altérer votre jeune visage, prenez la crème non grasse de Mme Rambaud et sa poudre de riz (sans bismuth) assortie à votre teint, 8, rue St-Florentin, Paris.
Coquette. — Coiffure simple avec chignon haut ou bas.

LES SPORTS

Une pouliche a gagné le Derby anglais

C'est une pouliche qui a gagné le Derby anglais. Il n'y a rien de bien imprévu. Ce qui l'est un peu plus, c'est que la gagnante n'est pas la pouliche de lord Derby, Canyon, mais sa rivale malheureuse des Guinées, Fifiella.

Dans une fin de course très serrée, Fifiella, montée par J. Childs, est venue battre d'une encolure Kouang Su qui précédait lui-même d'une tête Nassovian, montée par O'Neill. La gagnante était à 5 1/2, Kouang Su à 3/1 et Nassovian à 100/8.

C'est la première fois que M. Hulton, l'heureux propriétaire de Fifiella, gagne une course classique. Mais il avait déjà remporté de beaux succès l'an dernier avec Silver Tag, troisième dans les Oaks, gagnante du Cambridgeshire, et l'une des meilleures, l'on peut dire même la meilleure pouliche de son année.

Fifiella était, à 2 ans, à la tête de sa génération. Avant les Guinées, on la préférait de beaucoup à Canyon, qui l'a battue de trois quarts de longueurs. Sa cote de 5 1/2 dans le Derby prouve que, malgré cette défaite, son entourage n'avait nullement perdu confiance.

CYCLISME

Paris-Magny. — Ce matin, soixante-douze jeunes gens prendront le départ, à la Porte-Maillot, à 8 heures, pour les 50 kilomètres du parcours Paris-Magny.

Des étoiles à Tours. — Dimanche, au profit des œuvres de guerre, Lapize, M. Berthet, Sergent et Ellegard prendront part, au vélodrome de Tours, à une course à l'américaine et à un match de vitesse. J. Kayser figurera également au programme dans un match régional de course à pied. La réunion s'annonce comme un gros succès. Ajoutons que M. Berthet a passé hier son brevet d'aviateur militaire à Etampes.

ATHLETISME

Les Championnats interscolaires. — En raison des absences nationales du général Galléni, qui doivent avoir lieu cet après-midi, le bureau du conseil, dans sa séance de mardi, a décidé, à l'unanimité, de reporter à dimanche 4 juin, à 2 heures, sur le terrain du Stade Français, à Saint-Cloud, les Championnats interscolaires d'athlétisme qui devaient se disputer aujourd'hui 1^{er} juin.

FOOTBALL ASSOCIATION

Paris-Nord. — Aujourd'hui, à 3 h. 30, au Parc des Princes, rencontre de Paris contre les Nordistes.

Arrivée de grands blessés venant d'Allemagne

Lyon, 31 mai. — Un nouveau train de grands blessés venant d'Allemagne par la Suisse est arrivé à Lyon, ce matin. On remarquait parmi les rapatriés vingt-sept soldats belges.

Le général Ebener, gouverneur de Lyon et commandant de la quatorzième région, présidait la cérémonie de la réception, qui a revêtu un caractère particulièrement émouvant en raison de la présence de la Délégation du Conseil d'Empire et de la Douma russes.

FAITS DIVERS

Explosion dans une brasserie

Dans l'après-midi d'hier, vers 1 h. 1/2, le quartier de Charonne a été mis en émoi par une explosion survenue dans la brasserie Karcher, située 139, rue des Pyrénées.

Le bruit courut aussitôt qu'une catastrophe venait de s'y produire et qu'il y avait de nombreuses victimes. La réalité, fort heureusement, est moins tragique. On a, néanmoins, à déplorer trois victimes, dont un mort.

Au premier signal, les pompiers de la caserne de la rue de la Mare et de la rue de Pelleport étaient accourus avec des appareils de ventilation; l'explosion, causée, croit-on, par l'éclatement d'un récipient rempli de sel ammoniac, avait eu lieu dans les sous-sols de la brasserie.

En raison des gaz qui se dégagent en abondance et envahissaient complètement les caves, les pompiers ne purent que, difficilement, s'approcher du lieu de l'explosion.

Quand ils y parvinrent, ce fut pour s'empressement de relever trois ouvriers qui gisaient sur le sol et qui furent transportés à l'hôpital Tenon.

Deux d'entre eux purent être ranimés, et leur état n'inspire plus aucune inquiétude; mais le troisième, Louis Gohard, âgé de cinquante-deux ans, demeurant 6, avenue du Pont-de-Flandre, ne tarda pas à succomber.

Les dégâts matériels sont peu importants.

Les désespérées

Vers 8 heures, hier matin, Mme Louise Ilue, âgée de cinquante ans, demeurant 95, rue Saint-Lazare, s'est jetée par la fenêtre d'une chambre située au cinquième étage.

La mort a été instantanée.

Dans l'après-midi, Mme Henriette Guillaume, âgée de quarante-sept ans, souffrante depuis une quinzaine d'années, a mis également fin à ses jours en se précipitant de son logement dans la cour de la maison qu'elle habitait, 5, avenue du Pont-de-Flandre.

Une automobile emballée

Un taxi-auto passait hier matin, à toute allure, rue de Charonne, quand, tout à coup, à l'angle de la rue Bastrol, il heurta une voiture attelée d'un cheval et se renversa sur le trottoir.

Des cris douloureux, en même temps, retentirent. Deux passantes, Mmes Lucio Gourzat, âgée de quarante-quatre ans, demeurant 6, rue Bastrol, et Elisabeth Parisot, âgée de soixante-cinq ans, demeurant 103, rue de Charonne, avaient été renversées du même coup et toutes deux blessées.

L'état de Mme Lucio Gourzat a nécessité son admission à l'hôpital Saint-Antoine.

Le chauffeur a prétendu que, au moment de l'accident, il n'était plus maître de sa direction.

ABONNEMENTS DE SAISON

Afin d'éviter à nos lecteurs les inconvénients qu'ils pourraient rencontrer pour se procurer EXCELSIOR dans certaines localités, nous avons créé des abonnements de saison au tarif suivant :

	FRANCE	ETRANGER
1 semaine.....	1 fr.	2 fr.
15 jours.....	1 75	3 50
1 mois.....	3 50	7 fr.

Dans l'impossibilité de faire recouvrer ces sommes, nous prions nos souscripteurs de vouloir bien accompagner leur demande du montant de leur abonnement.

BLOC-NOTES

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. le baron Falkenberg, ministre de Suède à Madrid, et la baronne Falkenberg, venant de Stockholm, sont arrivés à Paris.

BIENFAISANCE

— On annonce de Madrid que la comtesse de Bryas a fait une causerie au palais de Liria, demeure du duc d'Albe, en présence d'une assistance élégante et nombreuse. Le duc d'Albe recevait les invités.

La comtesse a exposé le but de l'œuvre « Le Bon Gîte » et a remercié S. M. le roi d'Espagne de son zèle en faveur des soldats blessés ou prisonniers. Cette causerie a été chaleureusement accueillie, et, quand elle se termina, la comtesse de Bryas fut l'objet d'une ovation. (New-York Herald.)

MARIAGES

— Mardi a été célébré en l'église des Carmes, le mariage de Mlle Antonietta La Grand, fille de feu M. Fernand Le Grand et de Mme, née Martinet, avec M. Emmanuel Dessart, contrôleur des contributions directes, lieutenant de réserve de cavalerie détaché dans l'aviation, décoré de la croix de guerre, fils de M. et Mme Dessart de Vaulx.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

Du marquis de Laborde, décédé à l'âge de soixante-seize ans, des suites d'un accident d'automobile. Il était le père du comte Jean de Laborde, l'aviateur distingué sur le front, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre; du comte Léon de Laborde, officier de liaison à l'armée anglaise; de la comtesse Charles des Janards; de Mme E. Alouat, et le frère du comte Alexandre de Laborde, lieutenant-colonel d'état-major.

Du colonel Paul Forest, mort pour la France à Comières; Du sous-lieutenant Henry Soye, de la cavalerie, passé dans l'infanterie, décoré de la croix de guerre, mort pour la France le 18 mai, âgé de vingt et un ans, fils de M. Soye, ancien procureur de la République, et de madame, née Toupet, frère de l'aspirant au 65^e d'infanterie.

LA CURIOSITÉ

VENTES PUBLIQUES

34, quai Debilly, 3 h. 1/2. Succès de M. le baron de Schliefflin. Tableaux, Miniatures, Boîtes, Objets de vitrine, Bronzes, Tentures, Tapis, Chemises, Eclairage. (M^{re} Boudin, M. Bies.)

OU IL EST DIT QUE LA CIRE REND AU TEINT SA BEAUTE ORIGINALE

On a pu lire de temps à autre des notes dans les journaux relatant les effets remarquables obtenus par l'usage régulier de la cire aseptine au lieu de crèmes absorbées par les pores. Une enquête démontre que la cire aseptine pure, qui peut être obtenue chez tous les bons pharmaciens, doit sa grande popularité au fait qu'elle a la propriété de détacher et de dissoudre les tissus morts qui cachent ou étouffent le véritable épiderme qui est au-dessous. Les rides, les lignes accusées, les teints épais et blasés, ainsi que presque tous les défauts du visage sont dus à l'accumulation de ce tissu mort, qui ne peut être enlevé qu'en frottant avec le bout des doigts chaque soir un dissolvant approprié, tel que la cire aseptine, laquelle rajeunit fréquemment de 10 à 15 ans en une semaine. Les dames qui suivent ce simple traitement à la cire sont invariablement étonnées du résultat.



FEUILLETON D'EXCELSIOR - DU 1^{er} JUIN 1916

32

La Rose de Provins

ROMAN

PAR

M^{me} Claude LEMAITRE

CHAPITRE XVIII

Or, Didier, qui supportait l'entraînement militaire, qui mangeait à la gamelle et qui couchait sur la dure, voulait paraître jeune simplement et non rajeunir. Il méritait cette récompense et il l'obtenait, car sa mine et son appétit étaient superbes. A croire qu'il était né pour l'état de caporal.

Tous les chasseurs du dépôt de N...-le-N... rivalisaient de zèle aux exercices qui les préparaient à la guerre et les hommes de l'escouade de Didier brillaient encore parmi tant de braves. Aux premiers jours de novembre ils furent désignés pour partir vers le Nord. On chuchota à la caserne : « Du côté de Soissons. »

Des tranchées minées par les Allemands avaient sauté, leurs défenseurs étaient morts. Il fallait remplacer ces enfous au champ d'honneur.

L'escouade est dans la main du caporal, en ne séparant pas ces quelques soldats on obtiendra beaucoup d'œuvres, avait assuré un capitaine.

Des chandails, des cache-nez, des gants de laine

furent distribués à nos guerriers pour les garantir du froid des nuits d'automne.

— Si je leur prends pas un drapeau, c'est que je serai plus bon à rien. et puis faut pas s'en faire. Bien des choses chez vous, portez-vous bien, je payerai le médecin, fit Gringaud en guise d'adieu au moment du départ à ceux qui demeuraient à la caserne.

Le voyage dura une bonne journée, mais les soldats de Didier ne manquèrent pas plus du nécessaire que du superflu. Dans les gares il leur acheta du vin, du tabac, des vivres, des cartes militaires et des fétiches, petits drapeaux et emblèmes aux couleurs et aux devises nationales.

— On est parti pour la veine, répétait à chaque instant Gringaud à ses compagnons.

Quand nos hommes arrivèrent à destination, ils comprirent et assez vite que la guerre était autre chose que la partie de plaisir que leur promettait Gringaud aux jours de l'attente à la caserne. Cependant l'intrépide poilu salua par des plaisanteries jusqu'au tonnerre du canon, qui résonnait à longs coups sourds dans la campagne.

— Ça c'est le 75, assurait-il, qu'est-ce qu'ils vont prendre les Boches. Les bras et les jambes vont se balader; on en voit qui restent pendus après les arbres. Tu parles de cerises à becqueter pour les corbeaux.

Puis il remuait ses grosses mains, imitant le geste des mamans qui amusent leurs pouspons et il chantait à pleins poumons :

— Sautez, marionnettes !..

Ce Gringaud faisait rire les plus soucieux. Et c'était si bon de rire !..

Le train de nos poilus dépassa un convoi de wagons sanitaires vides qui allait vers le front.

— Regardez-moi ça. Ah ! il en s'émervillant, tu parles de chies plumards. Des lits, des vrais lits et auprès des dames de la Croix-Rouge; on dirait des anges qui veillent sur vous. Quand j'aurai pris mon drapeau, je me fais blesser pour être soigné là-dedans.

Le soir et sa mélancolie éteignirent la gaité de Gringaud et ce fut en silence que les hommes attendirent la fin du trajet dont chaque instant écoulé les rapprochait du péril.

Es pensèrent aux femmes, aux enfants laissés à la maison et ils crayonnèrent des lettres, espérant trouver au débarquement l'aubaine de quelque boîte postale.

Didier, qui était brave, faisait semblant d'être curieux. Il trouvait le prétexte fort honnête, pour dissimuler son courage. Il était prêt à affronter avec cranerie les balles et la mitraille. Il allait voir la guerre; il l'imaginait selon les tableaux de Meissonier, c'est-à-dire brillante, animée, ressemblant un peu à une revue militaire.

Le train long et plein de soldats et d'officiers, renfort nécessaire aux armées, arriva tard dans la soirée à destination.

Un campement pour l'escouade de Didier s'organisa dans une remise.

Une distribution de viande fraîche fut faite le lendemain à la première heure, si bien que la campagne débuta sous les heureux auspices d'une soupe succulente et bien chaude, pour laquelle ce débrouillard de Gringaud avait trouvé tout le nécessaire, depuis le pot et le feu jusqu'aux légumes. Il dut cette dernière et rare aubaine à une paysanne, femme de gendarme mobilisé qui possédait un jardin prospère et qui se montra com-

BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL du 31 mai 1916

A la Bourse du Commerce, les affaires sont au plus grand calme. Seule, l'huile de lin est cotée chaque jour. Le cours de 139 fr. est nominal, sans acheteur. En blés, de temps à autre, quelques acheteurs à 35.50, alors que la cote officielle est fixée à 30 fr. Farine, 45.50.

Dans le département de la Seine, le prix de la farine est fixé à 41.40 les 100 kilos ou 65 fr. le sac de 157 kilos. Sur les principaux marchés, on cote 40 à 42.50 et même 44 à 45 exceptionnellement.

Le préfet du Rhône a interdit, par arrêté du 22 mai, la sortie des blés et farines du département. A Marseille, blés français cotés 31.75 à 36 fr. gares départ. Blés durs manquent; blés macaroni.

A Paris, le sucre, depuis qu'il est taxé, est devenu rare, faute d'arrivages. Il est cependant arrivé de Marseille, venant d'Alexandrie, 13.250 sacs et 400 caisses et 170.000 kilos de Port-Saïd, du 22 au 27 mai.

Au Havre, café calme, 74.50.
A Londres, demande active. New-York cote les grains 99 à 100 fr. les 100 kilos.

Alcools, affaires nulles, faute d'offres.

Le pétrole raffiné est coté à Paris 36.75 à 37.50; l'essence, 61.25 à 62 fr. l'hectol. par wagon complet franco gare Paris.

Aux Halles Centrales, le beurre est en légère hausse, le fromage en baisse; il en est de même des pommes de terre nouvelles venant d'Algérie et d'Espagne et aussi des fruits et légumes. Par contre, les œufs se maintiennent fermes, mais marché lourd.

Viandes aux Halles, prix soutenus. Marché de la Villette: arrivages réguliers, prix fermes sans variation appréciable.

Aujourd'hui jeudi, fête. Bourse et marchés fermés.

La Bourse de Paris DU 31 MAI 1916

Séance de liquidation, c'est-à-dire encore moins animée que les précédentes en ce qui concerne les affaires courantes. On ne s'est pour ainsi dire occupé que des régularisations de positions. Quant aux reports, ils n'ont guère varié sur ceux du mois dernier. Nos rentes s'inscrivent, le 3 0/0 à 82.75, le 5 0/0 à 88.25.

Parmi les fonds étrangers, l'Extérieure est mieux traitée à 90.45; Russes peu modifiés.

Rien à signaler du côté des établissements de crédit. C'est également le calme qui prévaut sur nos grands Chemins, que nous laissons non loin de leur clôture précédente. Lignes espagnoles sans aucun changement.

On préfère quelque peu irrégulières. Le Rio se retrouve à 1.780, tandis que le Boléo se raffermirait à 915.

COURS DES CHANGES

Londres, 98.18 1/2; Suisse, 113 1/2; Amsterdam, 245 1/2; Pétrograd, 181 1/2; New-York, 691 1/2; Italie, 93 1/2; Barcelone, 591.

METAUX A LONDRES

La tonne de 1.015 kilos. Du jour: Cuivre Chili disp., 122; cuivre liv. 3 mois, 119; électrolytique, 122; étain comptant, 160; étain liv. 3 mois, 160; plomb anglais, 32 1/2; zinc comptant, 73; argent, l'once 31 s. 1035, 32 d.

CHEMIN DE FER DU NORD

Le Chemin de fer du Nord nous avise qu'à partir du 1^{er} juin les trains-poste n° 521 et 501 qui assurent les relations de Paris avec Boulogne et Calais seront retardés au départ de Paris, qu'ils quitteront respectivement à 9 h. 35 et 10 h. 05 au lieu de 8 h. 15 et 8 h. 45.

Le gérant: VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

LA VOLONTÉ ET LA MÉTHODE ASSURENT LE SUCCÈS

Si vous avez volonté, nos praticiens et méthodes vous donneront en 3 mois formation professionnelle comptable ou étatique qui vous ouvrira accès immédiat à situations d'avenir. En 3 mois, par leçons altern. avec différents profs. Londres, vous parlerez anglais aussi couramment qu'après séjour d'un an en Angleterre. Situations procurées gratuitement. Ecole Pratique, 48, rue de Rennes, 48 (pr. St-Germ.-des-Prés).

SAVON TRICAP SANS RIVAL POUR BLANCHIR et ADOUCIR la PEAU

POITRINE

Croissance, Santé, Force et Harmonisation par la préparation SVELTA, œuvre garant. 3 fr. 50. 13, rue des Martyrs, Paris. (Seine).

ACHAT ET VENTE DE TITRES

PAIEMENT de COUPONS. ARGENT de SUITE. BANQUE GIRON (34^{ème} année), 67, rue Cambesau. Téléph.

RECHAUD à gaz, four rôtissoir fermé, 50 0/0 d'économie, 49 fr. Novita, rue Gambey, 7.

Le "REGYL" guérit maladies d'ESTOMAC anciennes

Laboratoire FIEVET, 53, r. Beaumour

Faites VOUS-MÊMES vos CONSERVES

simple, économique, conservation indéfinie.

Envoi gratis du livre de recettes

BOUCHAGE PNEUMATIQUE. 138, rue St-Honoré, Paris.

Pilules Orientales

Développement, Fermeté, Reconstitution du Ruste chez la Femme. Le flacon avec notice 6 fr. 35 franco. — J. RATIE, Ph^{ce}, 45, Rue de l'Echiquier, Paris.

Lueullus n'eût pas fait plus de cas d'un plat assaisonné par son cuisinier que nos hommes et leur caporal de la gamelle préparée par Gringaud, cuistot pour une fois. Ce fut une franche lippée, et pour la savourer, le meilleur condiment, l'appétit des convives ne manqua pas.

— Hein ! des carottes, des poireaux et pour rien, criaient Gringaud qui triomphait.

Estomac plein, cœur content, affirme un dicton populaire. On peut assurer qu'il acquiert toute sa véracité sur le théâtre d'une guerre. Des soldats nourris sont pleins d'ardeur, ils deviennent certains de la victoire et souvent ils l'obtiennent.

Didier fraternisait avec ses soldats et il ne crut pas déroger en manquant aux devoirs de Blaud dont il portait le nom en levant son quart avec eux pour une large rasade.

— A la santé de nos femmes, fit-il à la seconde gorgée.

— C'est ça, à nos payses ! compléta Gringaud qui n'était pas marié.

L'escouade ayant goûté un sommeil réparateur sur d'épaisses bottes de paille et mangé une soupe de hermesse, était excellemment préparée pour la rude journée qui l'attendait. Elle avait à se rapprocher de la tranchée qu'elle devait défendre et pour cela couvrir un nombre plus que respectable de kilomètres.

Ce furent de rudes étapes coupées par de brefs repos, avec pour nourriture le « singe » que Didier déclara délicieux.

— Ce serait tout de même meilleur chaud, grimaça Gringaud, qui avait déjà la tête tournée par les succès de cuisinier.

Didier se guida si bien contre la fatigue qu'il la supporta. Il était moins entraîné à la marche

que ses hommes, mais heureusement sa vaillance dépassait sa résistance et elle le porta jusqu'au bout.

Il se guidait sur sa carte à travers un pays qui, reconquis sur l'ennemi, portait les traces de l'invasion. Le terrain défoncé, les arbres déchiquetés avaient été des témoins de la bataille.

— Ce sont des épouvantails à Boches, ne manqua pas de remarquer Gringaud. Allez, ces sales moineaux n'y reviendront plus.

Il fallut marcher toute la journée avant d'arriver au poste de repos de l'arrière, tout proche d'une ambulance disposée sur la ligne de feu et en plein fonctionnement.

La nuit était obscure, elle cacha à nos poils de la dernière heure ce poste tragique où des blessés nombreux étaient transportés pour un premier pansement.

Des soldats et des officiers y étaient recueillis aussi démantelés que les arbres des pays de guerre, mais leurs plaies n'inspiraient, j'en suis persuadé, aucun plaisant propos au facétieux et belliqueux Gringaud.

Il ne les vit pas, tant mieux; et à l'aube notre escouade, à peine refaite de sa marche forcée, se mit en route pour le front sous les ordres de Didier, qu'une large tasse de « jus » additionné de rhum avait un peu relâché, selon l'expression de Gringaud.

— Vous valez le Petit Caporal, avait-il assuré pour compléter l'effet du cordial.

— Et en avant les périscopes, les fusils et la tranchée, avait crié Gringaud au moment du départ.

Nos soldats avaient tous, en temps de paix, admiré des champs de bataille sur les images. Il n'est

AVOCAT-ENQUETES PRIVEES. Cabinet Rivoli, rue de Rivoli, 30. Archives 01-93. Se charge de tous procès en demande et défense devant tous tribunaux. Rédaction d'actes. Successions. Divorces et toutes démarches légales. Représentation devant commissions arbitrales sur les loyers. Recherches, etc. Consultation tous les jours du par lettre, de 9 h. à 6 h.

Turc Unifié, Rente Autr.-Hongr. Bulg.
Achète au comptant coupons. Simon, 49, rue Laflitte.

RHUMATISANTS !
Grand Etablissement Thermal
des **BAIGNOTS DAX** (LANDES) l'ANNEE
Traitement par les merveilleuses
BOUES végéto-minérales HOTEL de l'ORONNE
Demandez: 1^{er} Notice gratuite de 24 pages;
2^{ème} Bas Médical et Thermal, 400 pages, 3.50 franco poste

LA HERNIE

et ses conséquences fâcheuses sont infailliblement supprimées par le nouvel Appareil sans ressort de A. CLAVERIE. Lire le Traité de la Hernie, ouvrage gratuit et d'abonnement par M. A. CLAVERIE, 234, Faubourg-Saint-Martin, PARIS. Applications tous les jours de 9 h. à 7 h. Passages tous les 2 mois dans les principales villes de province.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

Modifications au service des trains

La Compagnie des Chemins de fer P.-L.-M. va apporter, à partir du 1^{er} juin, d'accord avec l'autorité militaire, les changements et améliorations ci-après au régime des transports de voyageurs.

Relations Paris-Marseille-Vintimille

1^{re} Le premier rapide quittant Paris à 20 h. 05 comprendra uniquement des 1^{ères} classes et des compartiments de luxe: lits-salon avec ou sans draps, couchettes, wagons-lits, wagon-restaurant Lyon-Marseille. Il sera, comme par le passé, limité à Marseille.

2^{de} Le deuxième rapide quittant Paris à 20 h. 15 aura des 1^{ères} et 2^{es} classes pour Marseille et le littoral et des places de luxe: couchettes Paris-Marseille, lits-salon avec ou sans draps, wagon-lits Paris-Vintimille, wagon-restaurant Lyon-Vintimille.

3^{de} L'express de nuit toutes classes partant de Paris à 21 h. 03 aura son départ retardé: Paris, dép. 21 h. 12; Lyon, arr. 6 h. 30; Marseille, arr. 14 h. 53; Marseille (continuation), 16 h. 10; Nice, arr. 23 h. 38; Vintimille, arr. 1 h. 37; (lits-salon, couchettes, wagons-lits Paris-Lyon).

Relations Paris-Vichy

L'express de nuit, toutes classes, quittant Paris à 21 h. 10, aura son départ avancé et comportera des lits-salons: Paris, départ 21 h. 05, Vichy, arrivée 4 h. 47.

Les voitures comportant des places de luxe sont garées et les voyageurs occupant ces places peuvent y séjourner jusqu'à une heure plus avancée de la matinée.

Relations Paris avec la Savoie, la Suisse et l'Italie

L'express de nuit, toutes classes, qui assure les relations de Paris avec la Savoie, la Suisse par Genève et l'Italie par le Mont-Cenis, aura son départ avancé et comportera des voitures directes toutes classes avec lits-salon pour Evian et des voitures directes 1^{re} classe avec lits-salon pour Annecy: Paris, dép. 20 h. 25; Genève, arr. 8 h. 30; Evian, arr. 10 h. 11; Aix-les-Bains, arr. 6 h. 46; Annecy, arr. 8 h. 27; Turin, arr. 11 h. 37; Rome, arr. 7 h. 05. (Couchettes entre Paris et Chambéry; lits-salons, wagon-lits entre Paris et Modane; wagon-restaurant entre Chambéry et Modane.)

A partir d'une date qui sera annoncée ultérieurement, ce train aura son départ retardé et son arrivée à Evian et Chamonix avancée. Il comportera des lits-salon avec ou sans draps et des couchettes pour Evian, des lits-salon pour Saint-Gervais: Paris, dép. 20 h. 35; Evian, arr. 9 h. 35; Saint-Gervais-les-Bains, arr. 10 h. 48; Chamonix, arr. 11 h. 37.

A partir de cette même date, le train n'aura, au départ de Bellegarde, que des 1^{ères} et 2^{es} classes, mais les voyageurs de 3^e classe trouveront à cette gare une correspondance qui leur permettra d'arriver: à Evian à 10 h. 14; à Saint-Gervais à 11 h. 45; à Chamonix à 13 h. 09.

pas une auberge paysanne qui ne possédât dans sa salle principale la reproduction d'un tableau où sont représentées dans un style artistique les journées de Valmy et de Jemmapes. Là on voit des généraux aux bicornes empanachés monter des chevaux fringants, et des troupes, presque toujours des cavaliers, sont plantés leurs montures, avec pour fond de vastes horizons. Ils mènent un train endiablé contre un ennemi qui part ventre à terre « en mordant la poussière », selon certaine expression consacrée.

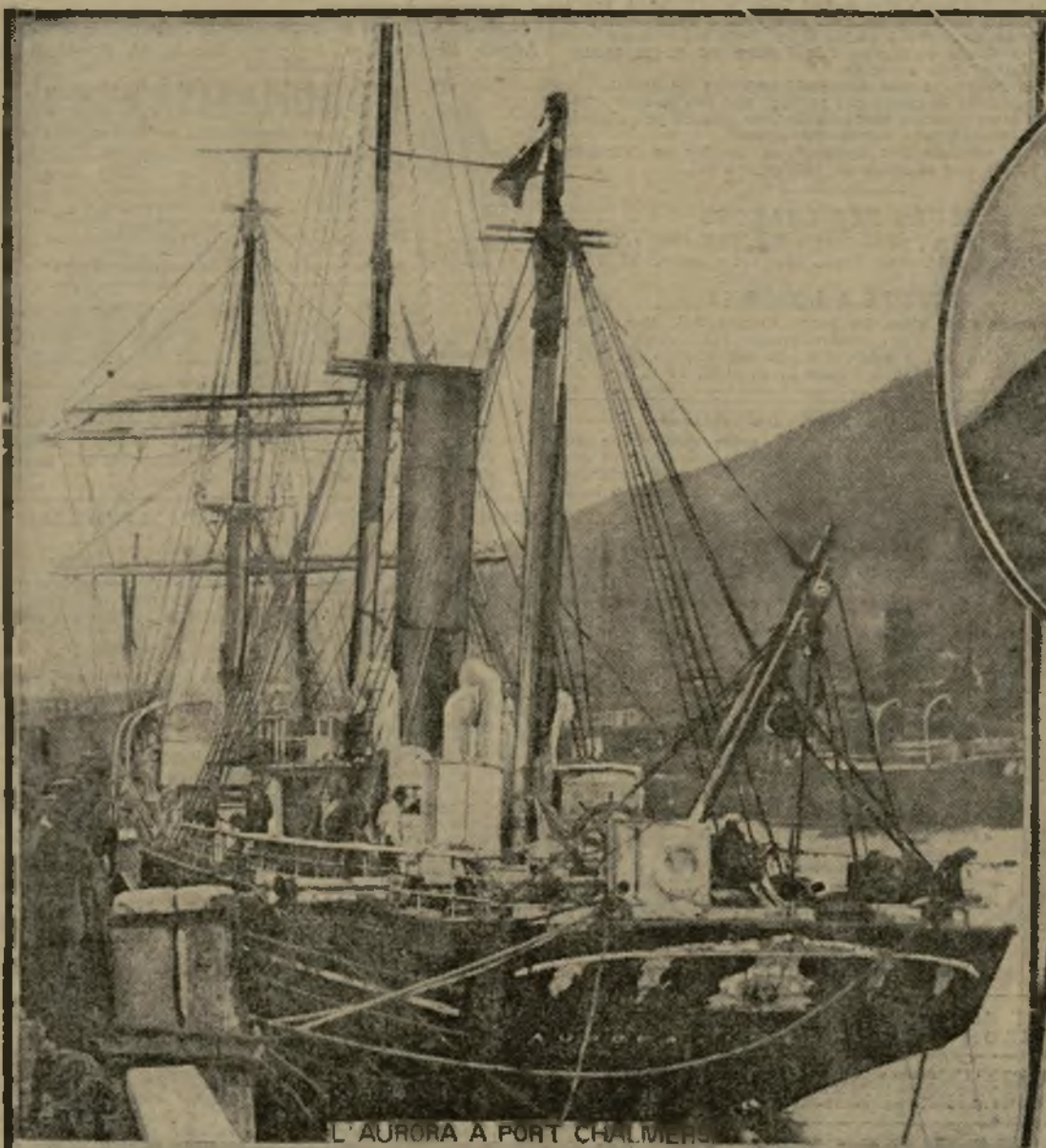
La guerre ainsi représentée a le charme d'une pastorale mise en valeur par une fanfare de clairons.

Didier et ses hommes ressentirent un véritable serrement de cœur, une déception énorme, quand ils durent s'enfoncer dans une tranchée avancée.

C'était un long souterrain, assez semblable aux préparatifs d'une canalisation d'égout pour une grande ville. Au bout de ce fossé, d'une hauteur d'homme, il y avait, également creusé dans la terre, un rectangle de sept mètres environ sur quatre, avec des renforcements et des appuis pour s'asseoir, et peut-être pour dormir. Des braises éteintes montraient qu'il était possible de faire du feu dans ce réduit. Les soldats qui l'occupaient lorsque Didier arriva étaient las: ils paraissaient pressés de retourner à l'arrière pour s'y reposer; toutefois, avant de partir, reconnaissant en Gringaud un débrouillard, ils lui indiquèrent les commodités de leur tranchée.

(A suivre.)

LE RETOUR DE L'EXPÉDITION SHACKLETON



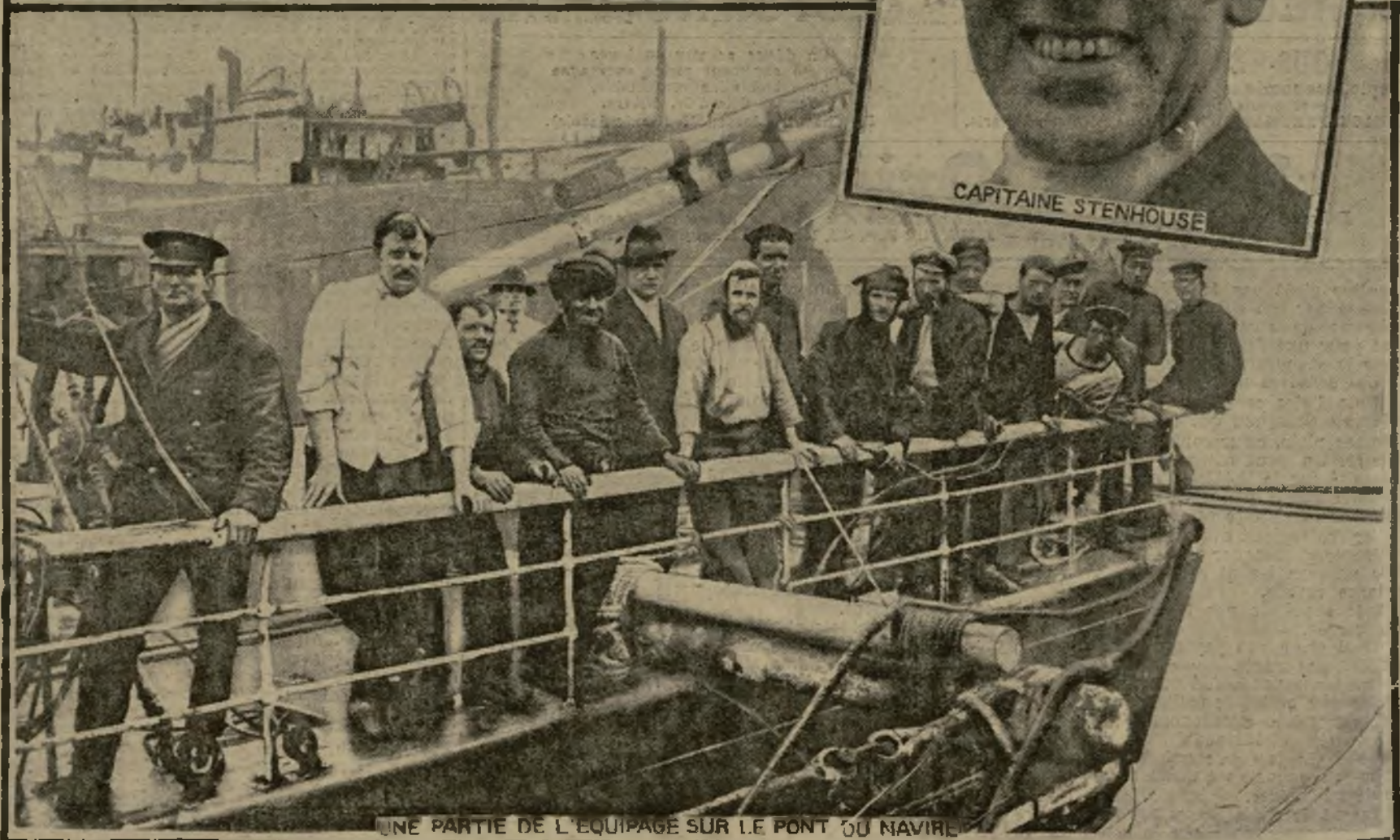
L'AURORA A PORT CHALMERS



SIR ERNEST SHACKLETON



CAPITAINE STENHOUSE



UNE PARTIE DE L'EQUIPAGE SUR LE PONT DU NAVIRE

Le vapeur *Aurora*, dont le nom reste inséparable de l'expédition Shackleton, vient d'arriver à Port-Chalmers (Nouvelle-Zélande), ayant à bord le capitaine Stenhouse et une partie de l'équipage. Malgré le dur séjour qu'il fit dans les glaces et les « blessures » qu'il en rapporta, le navire a pu rentrer par ses propres moyens. Les membres de l'expédition étaient sans nouvelles du monde depuis deux ans. On imagine avec quelle curiosité ils ont lu leur premier journal.